# JOËLLE CHEVÉ

# MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE

ÉPOUSE DE LOUIS XIV



# ÉPOUSE De Louis XIV

Pygmalion



Dans l'histoire de la France, les femmes, et avant tout les reines, ont souvent régné sur le cœur et l'esprit de leur peuple, bien qu'elles n'aient pas toujours exercé le pouvoir. Pendant quinze siècles, certaines ont joué un rôle prépondérant en se montrant plus lucides, plus préoccupées du bonheur de leurs sujets, sinon plus attentives au rayonnement de la monarchie. Si les rois ont fait la France, on peut dire que les reines l'ont sans doute aimée davantage.

## MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE



#### JOËLLE CHEVÉ

Joëlle Chevé est historienne, diplômée de l'université de Paris IV-Sorbonne, journaliste pour la revue Historia et chroniqueuse d'ouvrages historiques notamment pour les revues Elle et Atmosphères. Spécialiste de la société d'Ancien Régime, elle a publié de nombreux articles et une synthèse de ses recherches sur la noblesse du Périgord.

En juin 1660, Louis XIV épouse l'infante d'Espagne, Marie-Thérèse d'Autriche. Choyée, fière de ses origines et admirée dans son pays pour sa beauté, sa vivacité et sa ferveur, elle fut adorée de ses sujets français mais dénigrée par une partie de la cour. Laide, naine, sotte et bigote, rien n'a été épargné à la «pauvre reine», sacrifiée par la postérité sur l'autel de son solaire époux et de ses radieuses maîtresses. Une relecture précise des sources, remises dans leur contexte, la révèle moins «pauvre» qu'il n'y paraît, conduisant en professionnelle la parade monarchique et incarnant sur le trône l'idéal de la Réforme catholique. Les «années Marie-Thérèse», de 1660 à 1683, furent les plus somptueuses et les plus joyeuses d'un règne dont elle fut la figure la plus authentique et la plus attachante.

## Histoire des Reines de France

## MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE

Épouse de Louis XIV

#### DU MÊME AUTEUR

- Au pays des mille châteaux. La noblesse du Périgord, Perrin. 1998.
- Icare au pays des Croquants. Eugène Le Roy (1836-1907), Sud-Ouest, 2000.
- Joëlle Chevé et François Marotin (dir.), *Eugène Le Roy, fils de la Révolution et narrateur du XIX<sup>e</sup> siècle*, Actes du colloque de Périgueux 20-21 janvier 2000, Périgueux, La Lauze, 2002.
- Joëlle Chevé et Francis Lacoste (dir.), *Le Roman et la région*, Actes du colloque de Périgueux, 19-21 janvier 2007, Périgueux, La Lauze, 2010.
- Les Grandes Courtisanes, Paris, éditions First, 2012.

### JOËLLE CHEVÉ

## Histoire des Reines de France

# MARIE-THÉRÈSE D'AUTRICHE

Épouse de Louis XIV

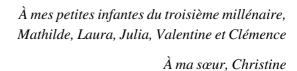
#### Édition revue et corrigée

Sur simple demande adressée à *Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor 75647 Paris Cedex 13*, vous recevrez gratuitement notre catalogue qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2015, Pygmalion, département de Flammarion pour la présente édition © 2008, Pygmalion, département de Flammarion ISBN 978-2-7564-1752-3

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



C'est être libre que d'être reine. Mlle de Scudéry

Pour faire le portrait d'une reine, peindre d'abord une cage. Fanny Cosandey

> C'est assez que d'être. Mme de Caylus

Une telle reine était due à Louis. Abbé des Alleurs

J'ai bien assez de mes péchés sans me charger de ceux des autres.

Marie-Thérèse d'Autriche

#### I

#### PAUVRE MARIE-THÉRÈSE!

AUVRE Marie-Thérèse! En deux mots tout est dit de l'inéluctabilité de son sort comme de l'indignation apitoyée des témoins et des narrateurs de son infortune. Trompée jusqu'à l'écœurement, jusqu'au désespoir, par un mari aux pulsions sexuelles incontrôlables, l'épouse de Louis XIV est le modèle, au plus haut sommet de l'État, de la femme cocue. Elle succède à bien d'autres dans cette douteuse compétition, à commencer par sa propre mère, Isabelle d'Espagne, et par celles qui l'ont précédée sur le trône de France, pour ne citer que Catherine de Médicis supportant près de trente ans Diane de Poitiers auprès d'Henri II, ou Marie de Médicis tempêtant contre les « poutanes » d'Henri IV. Mais la personnalité de ces deux Italiennes, plus brillantes et plus dominatrices que l'infante d'Espagne, et leur statut circonstanciel de régente ont fait oublier leurs souffrances et leurs humiliations, sublimées par le prestige de la fonction et par leur projection sur la scène publique. Rien de tel pour Marie-Thérèse qui passe dans l'histoire du Grand Siècle comme une ombre dans l'ombre du Roi-Soleil.

On ne peut reprocher aux historiens de ne pas s'être attardés sur le destin, somme toute banal, d'une épouse royale bafouée qui, par ailleurs, n'intervient à aucun moment dans le déroulement des événements de son temps, sauf à en justifier le cours, lorsque la guerre de Dévolution par exemple est déclarée au nom de ses prétendus droits, ou après sa mort, la guerre de Succession d'Espagne. Au XIX<sup>e</sup> siècle, ils ont bien d'autres chats à fouetter, alors que s'élaborent des méthodes de

recherche plus rigoureuses, que de nouvelles problématiques surgissent après les bouleversements révolutionnaires et que l'enseignement de leur discipline s'autonomise et s'organise. La Fronde, la Révocation de l'Édit de Nantes, la montée en puissance de l'État moderne, le rayonnement du modèle français de civilisation, les origines de la Révolution, le triomphe de la bourgeoisie, les équilibres européens, voilà quelques thèmes majeurs qui ont occupé, en leur temps, Taine, Guizot, Michelet, Quinet ou Lavisse. Encore faut-il préciser que Louis XIV est une figure structurante de leurs travaux et qu'elle continue de l'être pour les historiens d'aujourd'hui même si les grilles de lecture ont évolué. Acteur au plein sens du terme de son règne, il l'est aussi de celui de ses successeurs, modèle ou repoussoir, et seul Napoléon le concurrence sur le champ de bataille historiographique.

La stature de Marie-Thérèse ne cesse ainsi de diminuer au regard de celle de son époux. Concentré de néant, ectoplasme de circonstance, telle apparaît l'infante, « l'enfantine infante », redonde Ernest Lavisse. Le titre semble créé pour elle, avec tout ce qu'il évoque de dignité compassée et de puérilité contrainte. Les délicieuses infantes de Velázquez ont inspiré, par leur fraîche innocence somptueusement corsetée, contrastant avec les visages de cerbère de leurs duègnes et les inquiétantes difformités de leurs naines, des visions d'enfances saccagées par un pouvoir monstrueux. Les tableaux de Goya ont conforté ces représentations de la dynastie espagnole. Dans l'imaginaire français du XIX<sup>e</sup> et du xx<sup>e</sup> siècle, Marie-Thérèse est perçue à travers ce prisme morbide. Son sort est génétiquement et esthétiquement programmé. Crédule, sotte, médiocre, puérile, passive, insignifiante, pitoyable ne sont que quelques-unes des épithètes laudatives dont elle a été gratifiée pour ne rien dire de ses attributs physiques : laide, naine, grasse, lourde, pataude, maladroite, bref repoussante et pour finir responsable des frasques d'un mari que rien à l'évidence ne pouvait séduire en elle. Et comble d'abrutissement, pas un reproche, pas une plainte, pas un mot envers celui à qui elle voue une adoration perpétuelle et une fidélité canine! Comment l'aurait-elle pu d'ailleurs puisqu'elle ne fut jamais capable de comprendre et de parler correctement le français ?

C'est avec Saint-Simon, qui ne l'a pas connue directement puisqu'il n'a que huit ans lorsqu'elle meurt en 1683, que le lynchage historique commence. Collectant des informations auprès de celles et ceux qui ont fait partie de son entourage ou qui ont laissé des écrits, il les relie entre elles et forge un premier portrait sommaire de la souveraine. Il la dit belle et blonde, sans insister davantage, mais évoque, en revanche, sa bêtise, son absence d'esprit et son étrange langage. Et surtout, il s'effare de son adoration pour le roi, « nonobstant tant et de si continuelles

causes de jalousie », et s'indigne plus encore de la méfiance de ce dernier envers une épouse dont la vertu n'avait jamais donné lieu au plus léger soupçon et dont le génie doux et le plus borné était incapable de lui donner la moindre inquiétude 1. Les déficiences de Marie-Thérèse sont toujours mises au compte de sa complaisance inouïe envers le roi, ou bien de son incapacité à le satisfaire, par exemple en ne réunissant pas autour d'elle un cercle de beaux esprits comme avait su le faire Anne d'Autriche. Elle en fait toujours trop ou pas assez aux yeux de Saint-Simon qui la voudrait soumise et rebelle à la fois pour répondre à sa propre admiration-détestation de Louis XIV. Au point de presque lui reprocher de s'être montrée plus française que toute autre reine avant elle, car en raison de son amour aveugle du roi « elle avait oublié sa maison, sa patrie et était devenue aussi passionnée Française que les plus naturels Français<sup>2</sup> ». Qu'une reine de France, née Habsbourg, dans une Espagne qui était encore le miroir des grandeurs et des honneurs chevaleresques, ait pu cautionner la légitimation des bâtards de son époux et l'abaissement de la noblesse du royaume, voilà ce que le mémorialiste, duc et pair de France et Grand d'Espagne, ne peut admettre. Difficile de trouver grâce aux yeux d'un petit duc, plus royaliste que le roi au jeu des préséances, et qui juge les princes de ce monde à l'aune de leur capacité à revendiquer en toutes circonstances les droits et devoirs du sang et du rang. Ses indignations se sont enflées au XVIII<sup>e</sup> siècle des rancœurs d'une noblesse qui aspire à une participation plus effective au gouvernement et à la réforme du royaume. Elles sont reprises après la Révolution par ceux qui souhaitent le retour de l'Ancien Régime, notamment sous la Restauration et, plus tard, par ceux qui s'effraient de la montée en puissance des idées républicaines. Pour tous ceux-là, Saint-Simon, par-delà sa hargne envers Louis XIV, incarne la majesté perdue du Grand Siècle. L'ampleur de ses Mémoires, leur dogmatisme et leurs éblouissantes qualités littéraires écrasent les autres voix.

Après Saint-Simon, Voltaire, qui consacre au règne de Louis XIV un ouvrage <sup>3</sup> dont l'ambition est de mettre en évidence dans le récit historique les permanences – ce qu'on appellerait aujourd'hui les structures – des sociétés, leurs particularités, leurs caractères. Récit qui se veut fondé sur l'esprit philosophique, celui qui distingue le faux du vrai, l'incroyable du vraisemblable, l'immuable de l'événementiel et de l'inutile. Marie-Thérèse relève naturellement de la catégorie des « inutilités ». En

<sup>1.</sup> Saint-Simon, Mémoires 1701-1707, Gallimard, La Pléiade, 1983, t. II, p. 422.

<sup>2.</sup> Saint-Simon, *Traités politiques et autres écrits*, Gallimard, La Pléiade, 1996, p. 1080.

<sup>3.</sup> Voltaire, Le Siècle de Louis XIV, Le Livre de Poche, 2005.

l'évoquant, Voltaire ne risque pas le surmenage de ceux qui, dit-il, se sont « fatigués à dire quelque chose d'elle » pour conclure qu'ils n'avaient rien à en dire. Il ne lui concède que quelques lignes dans les mille pages de son Siècle de Louis XIV: « La reine régnante savait à peine le français, et la bonté faisait son seul mérite. » De la part d'un philosophe déiste, amant d'une mathématicienne de génie quasi agnostique 1, on aurait pu s'attendre à une dénonciation de la dévotion et de la crédulité féminines dont Marie-Thérèse était le paradigme. Trop occupé par « la canonisation de Louis XIV<sup>2</sup> », Voltaire en oublie un peu son anticléricalisme foncier dans cet ouvrage. Ce qui explique le succès de ce dernier dans les milieux catholiques eux-mêmes, les louanges du régime monarchique l'emportant sur les attaques contre la religion, qui sont d'ailleurs souvent supprimées dans les nombreuses rééditions du XIX<sup>e</sup> siècle. Marie-Thérèse, elle-même, n'aurait-elle pas approuvé ce portrait de son époux qui n'a d'étonnant que d'être né sous la plume voltairienne : « Si on le considère dans sa vie privée, on le voit bon fils, sans vouloir que sa mère gouverne, bon mari même sans être jamais fidèle, bon père, bon maître et toujours aimable avec dignité » ? La bonté louis-quatorzienne ou le libre exercice du bon plaisir et de l'autorité souveraine et paternelle : vision des vertus cardinales du roi que partageront de nombreuses générations après Voltaire, rejetant dans l'ombre les modestes vertus théologales de Marie-Thérèse, la charité, l'espérance et la foi, synonymes pour nombre de commentateurs de niaiserie et de bigoterie.

Rares sont ceux qui voient en elle autre chose qu'une poupée fantoche, dépourvue de volonté propre et pour laquelle la religion n'aurait été que l'exutoire de son chagrin. Ainsi ce portrait qui reflète l'opinion de nombreux historiens du XIX<sup>e</sup> siècle : « C'est une touchante figure que celle de cette noble fille de la maison d'Autriche retirée dans son oratoire et confiant à Dieu ses douleurs ; c'est un rôle sublime que celui qu'elle remplit au chevet du pauvre, assistant de ses royales mains le Fils de Dieu fait homme dans la personne de ces petits qu'il a voulu nous léguer pour être ses images vivantes ; mais comme reine, comme épouse du glorieux Louis XIV, la douce et résignée Marie-Thérèse n'eut point un caractère et un esprit aussi élevés que sa fortune. Elle manquait de discernement, de tact, et surtout de cette intelligence active qui n'est point un mérite aux yeux de Dieu mais qui permet de comprendre les événements, les situations et les hommes. Elle aimait à passer sa vie

<sup>1.</sup> Émilie de Breteuil, marquise du Châtelet.

<sup>2.</sup> L'expression est de Paul Valéry, citée par Sylvain Menant dans Le Siècle de Louis XIV, supra, p. 79.

avec ses servantes espagnoles et une négresse naine et hideuse. Louis XIV dut plus d'une fois se sentir mal à l'aise et presque humilié en voyant assis à ses côtés, sur le trône de France, une compagne si peu capable de lui offrir un conseil et d'entrer dans ses desseins 1. » Ces quelques lignes permettent de pointer les principaux traits qui soustendent les représentations de Marie-Thérèse jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle : piété, charité, solitude, souffrance, résignation, inadaptation aux mœurs françaises, incapacité de raisonnement, inaptitude à comprendre les faits et les hommes de son époque et les ambitions du règne et, conséquence et preuve du tout, humiliation de Louis XIV. Nous reviendrons en son temps sur les qualités et défauts de Marie-Thérèse évoqués dans ce portrait. Ce qui nous importe pour l'heure c'est de noter le caractère mécanique de cette succession de flashs juxtaposés, de mise en pièces détachées du personnage, de sa réduction à un ensemble discontinu d'éléments irréductibles les uns aux autres : un pantin dont l'inventeur aurait mal relié les parties entre elles et qui ne pourrait se livrer qu'à des gesticulations grotesques. Une marionnette dans le somptueux casting des acteurs du Grand Règne!

Quelques voix cependant chuchotent que Marie-Thérèse ne fut peutêtre pas aussi insignifiante que le dit la chronique mais que, surtout, elle aurait pu être beaucoup plus dangereuse qu'elle n'a été! Ainsi la décrit un historien aujourd'hui bien oublié: « Depuis longtemps, on n'avait eu en France une semblable et si bonne reine. La bonté qui était son caractère principal, lui avait attiré l'amour de toute la nation. Elle n'eut jamais l'ambition de vouloir gouverner; son unique occupation fut de servir Dieu avec une piété sincère, ennemie de tout faste, et de plaire au roi son époux qu'elle aimait véritablement et dont elle vit toujours les infidélités avec douleur. Elle les supporta néanmoins sans aigreur, ou pour parler plus juste, avec une patience héroïque. Ce prince qui l'aimait dans le fond, mais que les passions trop vives emportaient ailleurs, parut dans quelque occasion en user avec elle avec moins d'égards qu'il n'aurait convenu. Elle dissimula avec beaucoup de sagesse toutes ses froideurs, auxquelles elle ne laissait pas d'être infiniment sensible et si elle s'en plaignit quelquefois, ce fut toujours avec beaucoup de douceur et dans des termes bien plus propres à le faire revenir qu'à l'irriter<sup>2</sup>. » Le soulagement de l'auteur est évident qui imagine ce qu'aurait été le couple royal si la reine avait songé, non seulement à faire valoir ses droits d'épouse, mais plus encore à se mêler

<sup>1.</sup> Amédée Gabour, Histoire de Louis XIV, Tours, 1844.

<sup>2.</sup> Reboutet, Histoire du règne de Louis XIV, t. II, p. 316.

de politique ou d'architecture, qui ne sont que caprices et folies lorsque ce sont les femmes qui s'en entichent. Bonne et sage Marie-Thérèse qui, en se soumettant aux lois conjugales, travaille à terme à la sérénité de l'historien! Mais dans ce portrait convenu, brille quand même une petite étincelle: derrière la passivité apparente, l'auteur suggère une résolution, un entêtement, un engagement dans la docilité qui, sans que cela soit trop clairement affirmé, « redonnent un peu la main » à la reine, suggérant qu'elle a pu jouer un rôle actif, ne serait-ce que par son effacement volontaire.

Un seul auteur s'est intéressé à elle au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, au point de lui consacrer, sur les conseils de Chateaubriand, une véritable biographie <sup>1</sup>. Encore faut-il noter en préambule, que l'ouvrage d'Henri Duclos <sup>2</sup>, puisque c'est de lui qu'il s'agit, est un parallèle de quelque neuf cents pages très denses, entre Louise de La Vallière et Marie-Thérèse, celle-là précédant celle-ci dans le titre du livre, ce qui indique que le sujet de la pécheresse repentie a été le moteur initial des recherches de cet ecclésiastique. Jusque dans la réhabilitation, la reine doit subir la présence de la première maîtresse officielle de son mari, comme si son identité ne pouvait être définie que par celle de ses rivales. On conviendra que, pour un missionnaire de la foi, le destin de Mlle de La Vallière, qui se fit carmélite pour expier ses fautes, est plus spectaculaire et pédagogique que celui de Marie-Thérèse dont la piété n'eut d'extraordinaire que la profondeur et la régularité, toutes choses parfaitement ennuyeuses pour une âme néophyte en quête de révélation.

Les grandes fautes et les superbes ascensions, suivies de chutes vertigineuses et de retraites théâtrales, voilà donc ce qui aurait également manqué à la « pauvre » Marie-Thérèse, indéboulonnable dans son rôle de femme légitime et de souveraine. Historiquement, elle est transparente, littérairement, elle est inutilisable : l'immuabilité de sa position au plus haut sommet de la société et de l'État lui interdit toute prétention à ce qu'il est convenu d'appeler un destin ; elle eut tout au plus une destinée. Toutefois, en dépit de ses intentions premières, l'abbé Duclos renie le titre de son livre en affirmant ne pas souffrir « qu'en histoire

<sup>1.</sup> Henri Duclos, Madame de La Vallière et Marie-Thérèse d'Autriche, femme de Louis XIV, Paris, Didier, 1869.

<sup>2.</sup> À ne pas confondre avec le mémorialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle Charles Pinot Duclos. Henri Duclos, ancien vicaire de la Madeleine, curé de Saint-Eugène, membre de l'Institut historique de France, abbé mondain très érudit, a publié auparavant des ouvrages religieux et a été convaincu par l'exemple de Chateaubriand de la « mission sociale de l'écrivain ». C'est dans cet esprit qu'il entreprend la double biographie de Louise de La Vallière et de Marie-Thérèse d'Autriche.

la courtisane obtienne le premier plan du tableau ». Le cas de Marie-Thérèse lui permet de développer sa grande thèse sur le mariage, ébranlé en France par « les coutumes et les mœurs qu'inaugura parmi nous le fils altier d'Anne d'Autriche ». Oubliés les libertins Valois ou le Vert-Galant Bourbon! Louis XIV est désigné comme l'instigateur, l'organisateur et le propagateur de la corruption morale du royaume pour les siècles et siècles à venir. Dépravation qui contient en germe le naufrage de l'Ancien Régime. « Qui sait, s'il n'y a pas, dans le scandale des rois, une excitation qui fait sortir de leur antre les lions révolutionnaires ? » Il y a incontestablement du Chateaubriand dans les belles envolées du bon abbé qui se fait ici le héraut de la droite conservatrice, à la veille de l'arrivée au pouvoir des républicains laïcs et francs-maçons. Le thème de l'exemplarité des élites et, plus particulièrement de celle des souverains, se double ici de l'affirmation du rôle majeur assigné aux femmes par l'Église dans la catéchèse et l'assainissement des mœurs. À Louis XIV, l'impur, s'oppose la pure Marie-Thérèse, et du rééquilibrage de ce couple modèle dépend la régénération de la société. C'est là l'enjeu spirituel – et donc historique – de l'auteur, qui dénonce « l'odieuse synonymie entre l'être bon et l'être niais », et qui part en croisade, sous l'étendard de Marie-Thérèse, pour venger et plaider les droits de la « femme au foyer, la femme du devoir, la femme légitime ». Si le ton de l'auteur, militant, moralisateur et d'un lyrisme souvent pesant, est très marqué par son époque – et à cet égard intéressant pour les spécialistes d'histoire religieuse et d'histoire des femmes -, il n'en reste pas moins que Henri Duclos est le premier qui ait embrassé l'existence de Marie-Thérèse dans sa totalité, vingt-deux ans en Espagne puis vingt-trois ans en France. Deux vies, d'une égale durée, mais dont seule la seconde est validée par l'histoire au titre de son mariage. Nourri de l'ensemble des sources disponibles à son époque, bourré de références, de notes et de documents, l'ouvrage est incontournable pour comprendre la personnalité de Marie-Thérèse et « le peu de bruit qu'elle a fait dans le monde ». Il est le seul qui analyse sa dévotion en relation avec le contexte religieux dans lequel elle a été élevée, sans se contenter d'en relever uniquement le baroquisme espagnol. Aucun historien du siècle suivant ne l'a suivi sur ce terrain qui est cependant le plus pertinent s'agissant d'une infante d'Espagne.

Au XIX<sup>e</sup> siècle donc, à l'exception de Duclos, si des voix s'élèvent, ce n'est pas pour redonner un peu de chair et d'esprit à la reine, mais c'est pour dénoncer le scandale des mœurs de son époux qui offensent aussi bien des historiens républicains comme Michelet ou Lavisse que des écrivains comme Sainte-Beuve ou Victor Cousin, fascinés par les préciosités, les révoltes et les renoncements des femmes du Grand

Siècle : les duchesses de Longueville ou de Chevreuse, Louise de La Vallière, Mme de La Fayette ou Mlle de Montpensier. Le jugement de Michelet, « directeur de conscience » de la IIIe République, est sans appel: « Le roi tua la reine, écrit-il, comme Colbert, sans s'en apercevoir [...] Une autre au bout de quinze jours, couchait dans le lit de Marie-Thérèse oubliée. [...] Pas un mot là-dessus, dans aucun historien. Les nôtres baissent les yeux devant ce mépris des convenances 1. » En effet, si la plupart des confrères de Michelet admettent eux aussi que les lecons de l'histoire éclairent les consciences, ils ne dénoncent pas avec la même violence que celui-ci l'égoïsme et les turpitudes d'alcôve de Louis XIV. Ces dernières s'inscrivent dans une vision ordinaire et consensuelle de la liberté sexuelle masculine que peu d'entre eux remettent en cause, d'autant plus s'agissant de monarques d'Ancien Régime dont on sait, par définition, Valois ou Bourbons, qu'ils souffrent – ou jouissent – d'une libido royalement exigeante. « Jamais le roi ne sut se contenir », écrit Michelet. On convient de son incontinence et on passe aux choses sérieuses.

En outre, la dépersonnalisation et la victimisation de la reine arrangent aussi bien les détracteurs que les thuriféraires de Louis XIV. Certes, ce dernier étale ses amours adultères à la face de toute l'Europe, mais il instaure dans les faits une stricte séparation entre sa vie intime et son métier de roi. On se souvient de quelques phrases célèbres de ses Mémoires dans lesquelles il recommande au dauphin que « le temps que nous donnons à notre amour ne soit jamais pris au préjudice de nos affaires » et que « que nous séparions les tendresses d'amant d'avec les résolutions de souverain ». C'est sur ce modèle que l'historiographie de son règne s'est longtemps calquée, ne retenant de sa personnalité que ce qui servait à comprendre ses ambitions et ses réalisations, laissant aux chroniqueurs, satiristes ou écrivains de salons ou de trottoirs, le récit anecdotique de ses démêlés conjugaux et extraconjugaux. Sorte de dédoublement du monarque, dont la main droite ignore ce que fait la gauche, et qui a nourri, jusqu'à nos jours, l'indulgence des Français à l'égard de la vie privée de leurs dirigeants. Providentiellement jetée en pâture au grand roi, Marie-Thérèse permet à certains de stigmatiser le monarque bourreau et à d'autres, au contraire, de l'absoudre au titre de l'imbécillité de son épouse. Leur réflexion sur le pouvoir despotique et sur le centralisme monarchique concentre l'anathème ou le panégyrique sur la personne du roi. Que la reine se révolte et c'est tout l'édifice critique qui s'effondre, entraînant dans sa chute le postulat du

<sup>1.</sup> Jules Michelet, Histoire de France, Paris, 1964, t. XV, p. 92-93.

despotisme absolu. En ce XIX<sup>e</sup> siècle paternaliste et bourgeois, un roi contesté dans son ménage est un roi déchu, qu'au pire l'on méprise et qu'au mieux l'on plaint, mais dont on ne peut plus fustiger l'omnipotence. Pour rapides que soient ces analyses, elles permettent de saisir le jeu des contrastes qui s'opère. Plus le roi est érigé en tyran, plus la personnalité de son épouse se dilue jusqu'à la transparence. Que l'on considère Louis XIV comme bienfaisant et rayonnant ou comme néfaste et liberticide ne change rien au résultat : l'éviction de la reine du champ clos des règlements de comptes entre les historiens républicains et le plus autocrate des Bourbons.

Son évincement est aggravé par un mécanisme mental que l'on peut attribuer, sans tomber dans un féminisme pétroleur, au genre foncièrement masculin de l'écriture historique jusqu'au milieu du xxe siècle. La toute-puissance de Louis XIV et la liberté sexuelle qu'il s'accorde en toute majesté ont fasciné des générations d'auteurs qui en sont venus à partager ses goûts en matière de femmes. D'aucun, psychiatre ou psychanalyste, pourrait être tenté « d'allonger » Louis XIV, comme certains l'ont fait pour Robespierre, par exemple, dont les discours, très nombreux, ouvrent le champ à de multiples interprétations. Le journal de santé du roi, tenu pendant toute son existence par ses principaux médecins, croisé avec ses Mémoires, pourrait être une base de départ à ce type d'analyse. Mais à chacun son métier. Le divan ne fait pas partie de la trousse à outils des historiens. Lassés d'être sans cesse interpellés sur la boulimique libido de Louis dont ils font l'épineux constat mais dont ils ne voient guère, post mortem, la possibilité de redresser le cours, certains, plus ou moins consciemment, et parce qu'il faut bien donner une réponse, se défaussent sur la reine elle-même ou encore sur Anne d'Autriche souvent accusée d'avoir soumis Marie-Thérèse à une tutelle austère et dévote qu'elle n'eut jamais le courage de rejeter. Encore et toujours sa résignation, sa passivité, qui font le lit de ses humiliations et jettent son époux dans celui des autres.

La quasi-totalité des mémoires et des correspondances qui permettent de se faire une petite – très petite – idée des charmes discutés ou discutables, éclatants ou cachés, des femmes légitimes ou illégitimes de Louis XIV, a été publiée depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Dans ce corpus de documents, bien connu, lu et relu de génération en génération, chacun fait son marché, relatant telle anecdote plutôt que telle autre, préférant Mme de Motteville à Mlle de Montpensier, Mme de Sévigné à Mme de La Fayette, l'ambassadeur de Venise à celui de Savoie, ou Saint-Simon à tout autre. Cependant, depuis plus d'un demi-siècle, les historiens ont délaissé les grandiloquences, les emportements et indignations de leurs prédécesseurs à l'égard de Louis XIV, et les règlements de comptes

avec « les dieux crevés et les rois pourris » de Michelet se sont apaisés. Pour reprendre une formule de François Bluche sur laquelle s'accordent la majorité des spécialistes : « Les rayons l'emportent sur les ombres dans ce règne de soixante-douze ans. » Le portrait du Roi-Soleil s'est également adouci en raison de l'exigence croissante d'impartialité et de compréhension des historiens à la lumière des enseignements de la psychologie. Ses humiliations pendant la Fronde, ses amours contrariées avec Marie Mancini, son stoïcisme dans les maladies et les terribles deuils qui ont frappé la fin de sa vie ont humanisé son portrait. Marie-Thérèse a-t-elle bénéficié de ces nouvelles perspectives ? Rien de moins sûr car, aujourd'hui, la reine est nue. Elle ne peut plus compter sur la compassion que lui prodiguaient, pour des raisons morales et religieuses, les prudes auteurs des siècles précédents et moins encore sur celle des historiens actuels qui voient en elle non plus la victime mais le bourreau de Louis XIV! Philippe Erlanger, dont les grandes biographies historiques ont fait le bonheur des amateurs d'histoire de l'après-guerre, est à la tête de ce mouvement humanitaire : « On a mille fois condamné les désordres de Louis XIV, on n'a jamais songé à le plaindre. Pourtant c'aurait été justice. Au moment d'entreprendre une tâche presque surhumaine, ce jeune homme de vingt-deux ans était en droit d'espérer une compagne capable d'assumer une part du fardeau. Il s'en fallait de beaucoup. Par l'intelligence comme par la taille, la nouvelle Reine-Infante se situait au-dessous de la moyenne [...] soumise comme une odalisque, n'aimant que les sucreries, les animaux familiers et les bouffons nains, [elle] évoque plutôt une sultane de harem, la jalousie en plus et la beauté en moins. À travers le labyrinthe des hérédités, peut-être quelques gouttes d'un sang oriental, mêlé à celui de la Maison d'Aragon, avaient-elles pris le dessus 1. » Qu'importe que nul ne sache quel pouvait être pour Louis le modèle de la femme idéale - d'autant plus qu'il a montré des goûts très éclectiques en la matière – ; qu'importe que cette vision bourgeoise du couple souverain partageant les mêmes responsabilités n'ait pas grand-chose à voir avec la conception de l'époque; qu'importe, enfin, que Louis n'ait jamais manifesté la moindre velléité de partager une once de son autorité avec qui que ce fût - et encore faut-il ajouter qu'il le fit, avec la reine seule, lorsqu'il lui confia la régence ; qu'importe tout cela, voilà Marie-Thérèse rhabillée de ses oripeaux espagnols, affublée d'ancêtres moresques à faire retourner dans leurs tombes les Habsbourgs d'Autriche, et condamnée à la danse des voiles!

<sup>1.</sup> Philippe Erlanger, Louis XIV, Fayard, 1965, p. 176.

Quarante ans plus tard, c'est au contraire pour ne savoir danser qu'elle comparaît devant Philippe Beaussant. En quelques pages d'une surprenante férocité, l'auteur du Roi-Soleil se lève aussi, spécialiste de musique baroque, règle son compte à Marie-Thérèse, dans un ouvrage par ailleurs passionnant, stimulant, qui prend précisément le contre-pied de ces « blocs d'images toutes faites que nous transmettons souvent [mais pas toujours] sans penser à mal, mais sans davantage nous demander si elles sont vraies ou si ce sont, elles aussi, des postiches... ». Bonheurs de lecture qui réconcilieraient avec l'histoire les plus récalcitrants, quand : patatras! la reine entre dans la danse, détruisant par sa seule présence « lourdaude et pataude » la merveilleuse mise en scène cadencée de Sa Majesté Solaire. Suit une méthodique entreprise de démolition, physique, intellectuelle et même religieuse, de l'indigne épouse royale qui, le croirait-on, à la cour d'un danseur-étoile, ne sait pas danser. « Non, la reine ne danse pas! » L'anathème est jeté sur plus de dix générations d'historiens qui n'ont jamais eu suffisamment de souplesse d'esprit pour comprendre que le peu d'enthousiasme de la reine pour les entrechats fit le lit de son cocuage. L'auteur, consterné par l'alliance contre nature d'un astre et d'une potiche, ne fait même pas à Marie-Thérèse la grâce - comme tant d'autres l'ont fait et continuent de le faire - de circonstances atténuantes au titre de son abyssale bêtise. Étrange honneur que cette sentence de culpabilité et de responsabilité qui, en lui conférant un extraordinaire pouvoir de nuisance, lui reconnaît au moins une capacité d'action! L'inaptitude de la reine à remplir ses devoirs de représentation constitue le novau dur de ce procès, dont on peut déplorer le ton et les excès, mais qui a au moins le mérite de poser la question : « Que faut-il à un roi de gloire, sinon d'abord une reine qui puisse briller autant que lui ? » Pour Philippe Beaussant, cette reine idéale ne pouvait être qu'Henriette d'Angleterre, la belle-sœur de Louis XIV et peut-être un peu plus que cela... N'est-elle pas, en 1665, sur ses pieds menus, la plus gracieuse, la plus vive, la plus émouvante des Roxane dans ce Ballet de la naissance de Vénus où Louis XIV lui fait face dans le rôle d'Alexandre ? Les couronnes que lui tresse Mme de La Fayette, son empoisonnement présumé et la célèbre oraison que prononça Bossuet lors de sa mort brutale en 1670 ont laissé de cette jeune femme, en dépit des critiques de Mme de Motteville, un souvenir enchanteur. Plus charmante que belle, gaie, spirituelle et déterminée à séduire un monarque qui ne semble guère l'apprécier avant son mariage avec Monsieur, Madame, disparue prématurément, continue d'entraîner les cœurs dans son sillage toutes générations confondues!

Parmi les vingt millions de Français dont il a scruté les âmes et les corps sous le règne de Louis XIV, Pierre Goubert, pour sa part, ne cache

pas sa préférence pour une... Italienne : Marie Mancini. Il avoue avoir été prévenu contre elle en raison de l'abondante littérature larmoyante la concernant, mais il a été séduit par le superbe portrait qu'en fit Jacob-Ferdinand Voet <sup>1</sup>. Cette jeune fille de vingt ans, écrit-il, « irradiait le charme des Italiennes brunes, longues, souples, et à la magnifique chevelure bouclée [...] Elle changeait Louis des grasses beautés blondes peintes de blanc et de rouge qui l'entouraient et plus encore des servantes, demoiselles légères ou maritornes, qu'il avait eu l'occasion de visiter jusque-là et que "servit" longtemps son inlassable et faunesque appétit<sup>2</sup> ». On perçoit à travers ces lignes combien le regard porté sur Marie est celui d'un homme du xxe siècle, sensible à des critères de beauté qui n'étaient pas ceux de l'âge classique. Mais on peut comprendre la faiblesse bien pardonnable d'un homme de goût d'autant qu'il ne fait pas de son admiration une hypothèse de travail. Tous les étudiants qui ont médité le livre culte que fut Louis XIV et vingt millions de Français se souviennent de ses avertissements : que si la pratique de l'histoire demeure l'un des refuges de la liberté, le « rôle de l'historien est de s'informer et d'essayer de comprendre ; prononcer la sentence non point<sup>3</sup> ». De nombreux auteurs, pas toujours historiens il est vrai, n'ont pratiqué que la première injonction, s'informer, sans tenter de comprendre mais sans se priver de condamner. Quelles que furent la beauté, l'intelligence, l'aptitude à orner la cour des principales maîtresses de Louis XIV et le sort qui leur fut réservé, elles jouissent aux yeux de la postérité d'une faveur insigne : elles ont été choisies par le roi et donc jugées susceptibles de partager sinon d'accroître sa gloire. En revanche, l'infante lui a été imposée par Anne d'Autriche et par le cardinal Mazarin. Peu importe que cette vision des choses ne rende pas compte de la façon dont le jeune roi a accepté et vécu ce mariage. Îl a trompé Marie-Thérèse, et de surcroît très rapidement. Elle ne peut donc prendre place parmi les acteurs du règne. Princesse obscure, condamnée à l'opacité, elle est indigne même de renvoyer les rayons dont elle eut le privilège d'être transpercée!

L'effacement de la reine ne faisant pas débat, la plupart des historiens actuels soutiennent la thèse de la coresponsabilité. Dans la mesure où elle n'est que rarement considérée pour elle-même mais à travers la personne de Louis XIV qui, pour l'avoir épousée, est la source même de son existence historique, il est naturel que les auteurs ne l'aient saisie que dans les traits de caractère ou les comportements qui la

<sup>1.</sup> Musée de Berlin.

<sup>2.</sup> Pierre Goubert, Mazarin, Fayard, 1990, p. 415-416.

<sup>3.</sup> Pierre Goubert, Louis XIV et vingt millions de Français, Fayard, 1966, p. 9.

rapprochaient ou qui l'éloignaient du roi. Le roi, unique objet de leur ressentiment ou de leur admiration pour les plus militants, mais surtout immense « sujet » de recherche aux perspectives toujours renouvelées. Ainsi, Marie-Thérèse apparaît sous la plume d'Yves-Marie Bercé, comme « une fille douce, charitable, un peu mochette et point trop maligne [qui] ne sut pas longtemps retenir son époux volage 1 ». François Bluche est un peu plus disert : « Timide, naïve, toujours amoureuse d'un époux qui la trompait sans cesse, elle n'était pas sotte : il lui fallut beaucoup de vertu, certes, mais aussi du sang-froid et de l'intelligence pour faire contre mauvaise fortune bonne figure, vingt-deux années durant, tantôt négligée pour des belles, tantôt obligée de les côtoyer. [...] À la petite-fille de Charles Quint <sup>2</sup> il mangua, pour retenir son mari, quelque piquant physique et l'art de la conversation qui sont soutiens complémentaires d'une aimable vie privée 3. » Jean-Christian Petitfils rappelle ses habitudes espagnoles : « Jamais elle ne s'adapta aux mœurs de son pays d'adoption, jamais elle ne parvint à s'y épanouir ni à y tenir son rang. » Il évoque aussi sa mesquinerie, sa susceptibilité et ses bouderies difficiles à concilier avec les « belles qualités » et la rayonnante sainteté de cette femme, « si cruellement dénigrée », pour conclure : « Tout en continuant à remplir son devoir conjugal, Louis XIV se lassa très vite de cette peu séduisante épouse avec laquelle il n'échangeait que des banalités 4. »

Un seul auteur lui a consacré récemment une biographie ou plus exactement une demi-biographie puisqu'elle ne commence qu'en 1660. On ne peut que déplorer son titre, *Madame Louis XIV*, qui se veut sans doute facétieux mais dont les consonances bourgeoises sont fâcheuses s'agissant d'une reine de France née Habsbourg, peu susceptible d'entrer dans ce type de catégories. Par ailleurs, le parti pris badin et les approximations de cet ouvrage, notamment dans le traitement des sources, le rendent difficilement utilisable sur le plan historique <sup>5</sup>. Reste que Bruno Cortequisse a dressé un portrait de Marie-Thérèse qui tente d'échapper à la caricature.

Le dernier en date des biographes de Louis XIV, Olivier Chaline, en dépit de l'originalité et du volume imposant de son ouvrage, est quant à lui elliptique et définitif : « Marie-Thérèse n'est qu'Anne d'Autriche en moins bien ! » Victime consentante, terne et silencieuse, discrète et

<sup>1.</sup> Yves-Marie Bercé, Louis XIV. Idées reçues, Le Cavalier Bleu, 2005, p. 28.

<sup>2.</sup> Elle était l'arrière-arrière-petite-fille de Charles Quint.

<sup>3.</sup> François Bluche, Louis XIV, Fayard, 1986, p. 527.

<sup>4.</sup> Jean-Christian Petitfils, Louis XIV, Perrin, coll. Tempus, p. 297-298.

<sup>5.</sup> Bruno Cortequisse, Madame Louis XIV, Perrin, 1992.

marginalisée, dépassée par sa propre destinée et ne rêvant que d'une vie retirée, que n'est-elle entrée au Carmel ? À nouveau, c'est le « roi livré en proie », seul et vulnérable, qu'il convient de plaindre. Ce n'est pas Henriette d'Angleterre qui lui apparaît comme la plus digne d'accompagner le roi qui danse mais, plus classiquement, Mme de Montespan, pour sa beauté, sa sensualité et son rôle d'inspiratrice des arts et des fêtes, tout en avouant un faible, peu fréquent chez la plupart des auteurs jouant les Pâris, pour Mme de Maintenon, injustement traitée par la postérité 1. En effet, malgré le succès de L'Allée du Roi de Françoise Chandernagor, la « belle Indienne<sup>2</sup> » pour les uns, « la vieille ripopée » pour les autres, se remet difficilement des attaques féroces de la Palatine et de Saint-Simon. Elle a quarante-cinq ans lorsqu'elle cède aux avances de Louis XIV. Mlle de Fontanges en avait vingt-trois de moins, ce dont les conventions sociales ne s'offusquaient pas et moins encore les fantasmes masculins. Il n'y a guère qu'un Hippolyte Babou pour oser déclarer « noir sur blanc » en 1862 : « Mme de Maintenon était, au XVII<sup>e</sup> siècle, la seule femme digne d'être mariée à Louis XIV! »

Si, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'écriture de l'histoire est du genre masculin, depuis le milieu du xx<sup>e</sup> siècle, les universités accueillent et forment aux mêmes méthodes, aux mêmes programmes et sur les mêmes bancs, les filles et les garçons du baby boom et de l'après 68. De nombreuses écrivaines, sans succomber nécessairement aux sirènes anglo-saxonnes de la *gender* history, mais pour combler les béances et les silences de la non-histoire des femmes depuis des siècles, ont étudié leur condition sous l'Ancien Régime. Les reines ont principalement retenu leur attention, et l'on compte désormais de multiples biographies signées Claude Dulong, Simone Bertière, Évelyne Lever, Éliane Viennot, Ruth Kleinman ou Anka Muhlstein. On ne peut s'étonner que les souveraines les plus célèbres aient été servies les premières, Marguerite de Valois, Anne d'Autriche ou Marie-Antoinette. Marie-Thérèse n'a pas plus intéressé les historiennes que les historiens et pour les mêmes raisons, avec, peut-être, une petite différence dans le ton, entre agacement et cruauté, que l'on ne trouve que rarement et assez récemment, nous l'avons vu, sous les plumes masculines.

Anka Muhlstein<sup>3</sup>, paraphrasant Saint-Simon, décrit Marie-Thérèse comme une épouse vertueuse, amoureuse et absolument incapable. Soit!

<sup>1.</sup> Olivier Chaline, Le règne de Louis XIV, Flammarion, 2005.

<sup>2.</sup> Mme de Maintenon devait ce surnom à son séjour aux Antilles pendant son enfance

<sup>3.</sup> Anka Muhlstein, La femme soleil. Les femmes et le pouvoir : une relecture de Saint-Simon, Paris, 1976, p. 16-17.

Mais lorsqu'elle ajoute que la reine « semble avoir été la spécialiste des fausses couches et des naissances d'enfants mort-nés ou anormaux », on s'interroge sur les attendus de tels propos. Marie-Thérèse n'eut que six enfants, ce qui est peu comparé à la majorité des femmes de son temps et de son milieu. La plupart d'entre elles, ne nourrissant pas leurs enfants, avaient des « retours de couches » très précoces, ce qui signifiait qu'elles étaient à nouveau fécondes deux ou trois mois après un accouchement. Sur une vingtaine d'années elles pouvaient alors concevoir plus d'une douzaine d'enfants et en conserver au mieux quatre ou cinq, plus de 50 % disparaissant avant l'âge de dix ans. Seul le Grand Dauphin est arrivé à l'âge adulte ; deux des filles de Marie-Thérèse ont vécu quelques jours, la troisième cinq ans, et ses deux derniers fils, trois ans et six mois. Pour ne prendre que des exemples proches d'elle, sa bellesœur, Henriette, eut huit enfants dont six mort-nés. Mme de Montespan eut un peu plus de chance en conservant quatre de ses enfants illégitimes sur sept, dont le duc du Maine né infirme. Une condition tragique mais banale, aggravée pour les rejetons royaux par une consanguinité forcenée - dont la plupart des grandes familles de la noblesse n'étaient d'ailleurs pas exemptes - et par l'acharnement de leurs médecins, purgeant et saignant à tout va au moindre signe de faiblesse. Mais, pour en finir avec les propos d'Anka Muhlstein, force est de constater que nombre d'historien-ne-s, à trop vouloir rabaisser la reine, bâclent son procès à coup de bons mots et de jugements sommaires, et lui confèrent ce faisant une grossière singularité – utérine en ce cas précis – qui ne rend pas compte de la réalité des faits.

Claude Dulong, biographe d'Anne d'Autriche, a consacré un ouvrage au mariage du Roi-Soleil. Elle y dresse un bref portrait de Marie-Thérèse, qui, dit-elle, « joue si peu de rôle dans cette histoire que nous n'aurons guère l'occasion de reparler d'elle. Aussi faut-il dire ici qu'elle n'était pas sans qualités. Tous ceux qui l'approchèrent en ces premiers moments, y compris la Grande Mademoiselle, si critique, lui trouvèrent en effet beaucoup de civilité, c'est-à-dire de parfaites manières de cour, de la grâce, de la noblesse, et même un certain bonheur d'expression. Si elle avait moins aimé son mari, si son mari l'avait moins trompée, peut-être aurait-elle été, sinon une grande reine, du moins une reine digne de son roi et d'une cour qui allait être pendant cinquante ans la plus brillante d'Europe. Après tout, Anne d'Autriche était sortie du même moule et bien plus jeune que Marie-Thérèse, mais la chance d'Anne d'Autriche avait été de ne pas aimer son époux, ce qui la laissa disponible pour d'autres intérêts le L'amour aliénant, paralysant...

<sup>1.</sup> Claude Dulong, Le mariage du Roi-Soleil, Albin Michel, 1986.

Cette grille de lecture, teintée d'un soupçon de féminisme, est très suggestive.

Nancy Mitford, pour sa part, tente d'équilibrer les deux plateaux de la balance – la dignité de Marie-Thérèse compense son infantilité <sup>1</sup> – et conclut par un jugement digne de Salomon : « Si son mari n'avait pas de raison d'être fier d'elle, il n'en avait pas non plus d'avoir honte ! » Et de regretter, tout en admirant le « professionnalisme » dont Louis XIV fit preuve en épousant l'infante, qu'il ait abandonné Marie Mancini. Aucun témoin de l'époque, même des plus bienveillants à son égard, n'a décelé en Marie une quelconque envergure souveraine, le reste de sa vie en témoigne. Pour autant, l'auteur s'interroge : « Qui peut dire si l'intelligence des Mazarin n'eût pas été d'un plus grand prix que la couronne d'Espagne ? » Personne, mais il serait peut-être intéressant de consulter sur ce point Louis XIV et ses vingt millions de sujets dont la plupart détestaient le cardinal...

Le goût du bon mot, du style à tout prix l'emporte chez Ève de Castro sur la vraisemblance historique. Elle dresse un portrait grotesque et pour tout dire cauchemardesque de Marie-Thérèse : « Très petite, avec de lourdes mamelles et la lippe charnue des Habsbourgs [...] la reine ne brille ni par ses charmes ni par sa conversation; elle empeste l'ail et les épices, et va toujours barbouillée de sucreries; enfin, quand elle ne mange pas, elle prie et quand elle ne prie pas, elle geint! Quel homme n'en prendrait pas de l'impatience ? Toute poisseuse, engoncée dans ses atours, la reine trépigne. Louis ne la regarde pas, Louis déjà ne l'aime plus! Elle se réfugie dans ses appartements, s'y confine, bercée par ses femmes de chambre espagnoles et somnole tout le jour dans l'odeur lourde du chocolat. Ses mains tâtent, palpent, s'attardent sur son ventre rebondi. Fasse le Ciel qu'elle porte un mâle! [...] Elle n'espère plus. Elle passe son temps à être grosse, à jouer aux cartes ou avec ses nains [...] Le jour, la nuit, elle attend l'heure que le roi gagnera sa couche. Cela lui suffit à vivre<sup>2</sup>. » Cela nous suffit à lire...

Simone Bertière, dans le cadre d'un ouvrage évoquant « les femmes » de Louis XIV<sup>3</sup>, range Marie-Thérèse à sa place dans le harem, la première par le rang et la naissance, la dernière par son incapacité à y jouer les Shéhérazade : « De 1661 à sa mort, l'histoire de Marie-Thérèse se confond avec l'histoire des amours successives ou simultanées de Louis XIV. » Une incapable dans tous les domaines, dont la piété n'est qu'un alibi pour se soustraire à ses obligations royales et se réfugier

<sup>1.</sup> Nancy Mitford, Le Roi-Soleil, Gallimard, s.d.

<sup>2.</sup> Ève de Castro, Les bâtards du Roi-Soleil, Olivier Orban, 1987, p. 18, 19 et 50.

<sup>3.</sup> Simone Bertière, Les femmes du Roi-Soleil, Éditions de Fallois, 1998.

dans ses appartements, pour « se gaver de chocolat chaud à la cannelle comme en Espagne, jouer avec ses nains et ses animaux de compagnie, dévider des chapelets à l'ombre des autels et dormir tout son soûl à l'abri des regards inquisiteurs de la cour ». Ce portrait est plus mesuré que le précédent, cependant tous les témoignages pouvant s'inscrire en faux contre la thèse de son « nanisme » physique, intellectuel et spirituel, sont jugés suspects. Les remarques qui émaillent les mémoires et les correspondances du temps, ceux de Mme de Motteville, Mlle de Montpensier, Mme de La Fayette, la Palatine et ceux des ambassadeurs et autres visiteurs étrangers sont souvent très contradictoires, ne serait-ce que parce qu'ils reflètent, au-delà de la subjectivité de leurs auteurs et de leur proximité diverse avec la reine, des réalités différentes selon les dates. Mais rien ne fléchit l'auteur : « Les vertus qu'on lui reconnaît, toutes négatives, sont simplement absence de vices [...] elle n'est bonne que par défaut, quoi qu'en aient dit les contemporains, trop heureux de trouver quelque chose à louer chez celle qu'ils méprisent secrètement, mais qu'ils ont un peu honte de mépriser parce qu'ils la plaignent. » Et de « déplorer que Louis XIV n'ait pas eu auprès de lui, au lieu de la docile Marie-Thérèse, une épouse royale capable de lui dire quelquefois non ». Il nous semble que, sur ce dernier point, Louis XIV a répondu sans équivoque dans ses Mémoires et l'on ne voit pas qu'il ait jamais été disposé à laisser une quelconque parcelle d'autorité à une épouse plus brillante, plus ambitieuse, plus critique ou plus politique que Marie-Thérèse. Quoi qu'il en soit, le réquisitoire est impitoyable et d'autant plus efficace qu'il est soutenu par un style très brillant.

Quelques auteures, telle Benedetta Craveri <sup>1</sup>, s'inscrivent dans ce sillage. Certaines même croient devoir en rajouter pour mieux souligner la supériorité des maîtresses, évidemment plus dignes du trône que sa monstrueuse titulaire. Une historienne de l'art britannique, Lisa Hilton, décidée à couronner *post mortem* Mme de Montespan, fait le vide autour d'elle. Elle élimine tout d'abord Louise de La Vallière, envers laquelle il est grand temps, dit-elle, que l'histoire se montre un peu moins clémente : pathétique créature, elle fut incapable d'assumer son rôle de favorite, « trébuchant au bras de Louis dans le rôle d'une laitière burlesque » et elle « fit tout un cinéma de sa défloration ! » Voilà au moins un trait que l'on ne pourra décocher à Marie-Thérèse qui ne perd cependant rien à attendre : « Pauvre Marie-Thérèse : son principal intérêt est d'avoir été peinte par Velázquez. » Elle « était tellement courte sur pattes qu'elle ressemblait à l'un des nains qu'elle affectionnait tant [...] croulant

<sup>1.</sup> Benedetta Craveri, Reines et favorites. Le pouvoir des femmes, Gallimard, 2007.

sous les bourrelets, sa silhouette claudicante [il ne lui manquait plus que de boiter !] était portée par de petites jambes boudinées ; en outre ses cheveux de lin et sa peau fine et claire compensaient difficilement ses dents noires et ses yeux globuleux. Créature puérile et sans cervelle, elle ne parvint jamais à apprendre correctement le français [...] Malgré sa dot, ses alliances dynastiques et ses maternités scrupuleuses, jamais elle n'exerça sur Louis plus d'influence qu'une femme qui n'aurait eu que sa chemise à offrir ! » Cet échantillon donne le ton de l'ensemble de l'ouvrage...

D'autres perspectives sur le sujet commencent cependant à émerger. Fanny Cosandey, qui a consacré sa thèse aux reines de France, ouvre des pistes nouvelles de réflexion. Certes, après une longue période de régences mouvementées, la reine est reléguée à l'arrière-plan de la scène politique. Certes, Marie-Thérèse, comme Anne d'Autriche, n'a pas été sacrée à Saint-Denis et doit se soumettre à une autorité maritale qui, en l'occurrence, se révèle très pesante. Cependant, loin de s'être confinée dans la sphère privée comme l'affirment la plupart, « la reine, en permanente représentation, a su se conformer à son rôle en donnant un héritier à la couronne et en occupant une place que le cérémonial de cour rendait extrêmement contraignante <sup>2</sup> ». L'épouse de Louis XIV aurait été ainsi la dernière à incarner, à l'égal du roi, la grandeur de la monarchie, en contribuant à la parade royale et en renonçant à toute existence privée.

Elle fut aussi la dernière reine de l'époque moderne <sup>3</sup> qui exerça la régence en l'absence de son mari, notamment en 1672. Une étude récente sur ce sujet, menée par l'historien Bernard Barbiche, montre que ses pouvoirs n'avaient rien d'anodin et que, de surcroît, en dépit de sa grossesse avancée et de son accouchement au cours de l'été, elle s'en est acquittée très scrupuleusement. Elle n'a pas joui de la plénitude de la souveraineté, Louis XIV n'étant ni décédé, ni prisonnier, mais à la tête de ses armées aux Pays-Bas. « Il reste que la régence de Marie-Thérèse, quand on l'examine sous tous ses aspects [ce que l'auteur, éminent chartiste, n'a pas manqué de faire], apporte un nouvel éclairage sur l'évolution du statut de la reine de France dans le système monarchique français. » Et d'ajouter : « Peut-être faudra-t-il réviser l'image traditionnelle d'une princesse généralement considérée comme effacée, soumise et pour tout dire insignifiante <sup>4</sup>. »

<sup>1.</sup> Lisa Hilton, Athénaïs Montespan, Alvik éditions, 2004, p. 27-35.

<sup>2.</sup> Fanny Cosandey, *La reine de France. Symbole et pouvoir*, Gallimard, 2000, p. 373.

<sup>3.</sup> XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles.

<sup>4.</sup> Bernard Barbiche, « La régence de Marie-Thérèse (23 avril-31 juillet 1672) » in

Cet essai biographique n'a pas d'autre ambition. Entre l'image de la reine sotte, dévote, docile et résignée, et celle de la reine idéale dont chacun, au gré des temps et des théories, propose le modèle, il y a sans doute place pour une évocation – et non une réhabilitation – plus nuancée, qui réinsère plus justement Marie-Thérèse dans le contexte spécifique de son temps, qui éclaire sur le sens de la mission que lui assignaient ses origines, sa foi et ses fonctions royales, et qui lui redonne son autonomie et sa légitimité historiques parmi les lumières plus que les ombres du Grand Siècle.

Pouvoirs, contestations et comportements dans l'Europe moderne, PUPS, 2005, p. 313-325.

#### II

### LE ROI-PLANÈTE

OUR les Français du XVII<sup>e</sup> siècle comme pour ceux d'aujourd'hui, le mariage de Marie-Thérèse avec Louis XIV tranche sa vie en deux parties. La première n'aurait été qu'attente de son destin dans une Espagne déclinante et obscurantiste ; la seconde aurait été délivrance et couronnement de ses espoirs dans une France rayonnante à la barre du vaisseau européen. Saint-Simon se place dans cette perspective lorsqu'il affirme que, par amour, elle ne se soucie plus de sa maison et de sa patrie. Il se trompe cependant d'adversaire en faisant ce procès à Marie-Thérèse, ou plutôt il ne songe qu'au seul adversaire qui lui importe : Louis XIV. Il se trompe également dans un domaine où il est pourtant passé maître, celui de l'affirmation du primat de la naissance sur tout autre critère identitaire. Car si Louis a représenté pour Marie-Thérèse l'idéal masculin, ce n'est pas seulement parce que c'était lui et parce que c'était elle, c'était aussi parce qu'il était le souverain de la seule dynastie alors comparable à celle des Habsbourgs et que son royaume rivalisait en puissance avec l'Espagne. L'amour de la fille de Philippe IV pour le roi de France est indissociable dans son esprit de la certitude que lui seul était digne d'elle. Et les contemporains de Marie-Thérèse ne s'y trompent pas qui, quel que soit leur jugement sur sa personnalité, n'oublient jamais la grandeur de sa naissance et de son pays d'origine. Et elle-même n'a jamais manqué, s'il en était besoin, de les rappeler au respect qu'ils lui devaient à ce titre. « Infante d'Espagne et reine de France et de Navarre » : c'est sous cette double titulature qu'elle apparaît

#### LE ROI-PLANÈTE

dans les actes officiels comme pour signifier que, malgré l'abandon symbolique et réel de sa famille et de son pays auquel son mariage avec un souverain français l'a contrainte, l'Espagne garde l'antécédence et la préséance sur la France, ne serait-ce que chronologiques. Infante d'Espagne elle était, dans un pays qui la vénérait et dont elle fut l'héritière. Infante d'Espagne elle reste dans un royaume qui l'a désirée en raison même de son extraction et de son rang et qui s'en prévaut pour mieux les surpasser. Infante d'Espagne elle demeure, car ce fut là sa véritable dot, plus que les 500 000 écus dont pas un ne fut versé. Infante d'Espagne elle meurt, remerciant la Providence de lui avoir permis, au feu des épreuves, de réaliser les modèles dynastiques de fille, d'épouse et de reine catholiques dont elle était imprégnée depuis le plus jeune âge. Il est donc temps de faire le voyage à l'envers et de découvrir son Espagne natale, celle de Philippe IV, souverain des Deux Mondes et Roi-Planète.

Lors de la naissance de Marie-Thérèse en 1638, Philippe IV qui, en 1621, a succédé à son père Philippe III sur les trônes d'Espagne et de Portugal, a trente-trois ans, et son épouse Isabelle 1, fille d'Henri IV et de Marie de Médicis, trente-six ans. Leur mariage, célébré en 1615, n'a été consommé qu'en 1620 en raison de leur très jeune âge. Par la suite, de fausses couches en enfants mort-nés, la reine Isabelle désespère de donner un héritier au trône d'Espagne. Sa première fille, Marguerite-Marie, est morte à la naissance en 1621. En 1627, l'arrivée de Marie-Eugénie redonne espoir aux souverains et, enfin, en 1629, la naissance d'un fils, Balthazar-Carlos, comble leurs attentes. Mais Marie-Eugénie disparaît en 1635 à l'âge de huit ans, suivie dans la tombe par la petite Marie-Anne, ombre d'infante, morte à deux ans en 1636. L'avenir de la dynastie ne repose plus que sur un seul enfant, le prince des Asturies, unique espoir d'une dynastie épuisée par la consanguinité et décimée par une mortalité infantile plus terrible que dans toute autre famille du royaume. Le mariage de Philippe IV avec une princesse française a pourtant renouvelé le capital génétique des Habsbourgs dont les alliances entre oncles, nièces et cousins germains d'Espagne et d'Autriche ont pris, depuis plusieurs générations, un tour quasi incestueux et reproduit, jusqu'à la caricature, le morphotype de la dynastie : prognathisme, lippe pendante, yeux globuleux et teint blême. Isabelle, longue brune dont Velázquez a immortalisé l'élégance et la finesse dans l'un de ses plus beaux tableaux équestres<sup>2</sup>, a transmis à ses enfants quelques gènes de

<sup>1.</sup> Née en 1602, Élisabeth de Bourbon est rebaptisée Isabelle par ses sujets espagnols.

<sup>2.</sup> Musée du Prado à Madrid.

santé, de vivacité et de gaieté italienne et béarnaise. Balthazar est un bel enfant aux joues rondes qui n'a pas la physionomie boudeuse et la silhouette souffreteuse de ses ascendants paternels. Quant à la disparition prématurée des trois infantes qui l'ont précédé, elle doit plus à l'ignorance des médecins qu'à leur hérédité.

Quoi qu'il en soit, en 1637, Isabelle a trente-cinq ans et des chances de fécondité qui vont s'amenuisant. Philippe IV multiplie les aventures amoureuses avec des prostituées ou des artistes de théâtre. L'un de ses bâtards, et le seul qu'il légitimera, Juan-José, né en 1629, bien qu'éloigné de la cour, reçoit une éducation princière et apparaît à certains, tant la survie de la dynastie est fragile, comme un successeur potentiel de l'infant Balthazar. C'est dire si une nouvelle naissance est adjurée, désirée, implorée par le couple souverain qui est enfin exaucé dans ses prières. Le 20 septembre 1638 naît l'infante Marie-Thérèse, dont les cloches de Madrid, de la Nouvelle-Castille et de toute l'Espagne et, au-delà des océans, celles de son immense empire, annoncent l'arrivée à toute volée. Au royaume de France, elles vibrent encore, car un miracle s'est produit quelque quinze jours auparavant : un dauphin est né, après plus de vingt ans de stérilité du couple royal formé par Louis XIII et Anne d'Autriche. Louis-Dieudonné, futur Roi-Soleil, celui-là même qui consommera la décadence de l'Espagne, n'est encore, dans les bras de sa mère éblouie, qu'un nourrisson dont on dit cependant qu'il a déjà des dents... Il est le cousin germain de Marie-Thérèse 1, son futur mari et, pour l'heure, son plus irréductible ennemi!

En effet, depuis 1635, la guerre a repris entre les deux couronnes sur le front des Pays-Bas et sur celui du Roussillon et de la Catalogne. En 1636, les troupes espagnoles s'approchent de Paris et sont difficilement repoussées à Corbie et, en 1638, la victoire de Fontarabie semble encore leur donner l'avantage. À cette date, Philippe IV ne ressemble pas à l'image que la cour de France eut de lui en 1660, lorsqu'il accompagna sa fille jusqu'à la frontière : celle d'un vieux souverain figé, mutique et austère, entre potentat oriental et moine atrabilaire, contrastant de façon saisissante avec le jeune et fringant Louis XIV. Il est vrai que les portraits sans concession qu'en fit Velázquez, son peintre favori, l'ont desservi : « Mince et pâle *caballero*, quasi exsangue, incapable de penser et de vouloir, vrai symbole de l'épuisement d'une race et que soutient seul, avec la dévotion mécanique, le souci de l'étiquette [la plus brillante et la plus rigoureuse de l'Europe], de la vie de cour et des distractions

<sup>1.</sup> Sa mère, Anne d'Autriche, est la sœur de Philippe IV et son père, Louis XIII, est le frère d'Isabelle de Bourbon.

#### LE ROI-PLANÈTE

frivoles<sup>1</sup>. » Les descendants de Charles Quint et de Philippe II ne sont en général pas ménagés par les historiens français, mais l'on conviendra qu'un portrait de ce type relève plus de l'exécution que de la compréhension historique. Au cours des dernières décennies, de nombreux spécialistes se sont penchés sur les derniers Habsbourgs de la péninsule ibérique, moins les Espagnols d'ailleurs, qui ont plutôt centré leurs études sur le XVI<sup>e</sup> siècle, le « Siècle d'Or », que les Anglo-Saxons, tels J. H. Elliot ou R. A. Stradling, qui se sont intéressés notamment à Philippe IV et à son puissant ministre, Olivares. Quant aux historiens français, nombre d'entre eux se sont passionnés pour l'Espagne, tel Fernand Braudel avec sa monumentale thèse sur Philippe II et la Méditerranée. De grandes synthèses ont été réalisées pour ne citer que celles d'Henri Hauser, Michel Devèze, Bartolomé Bennassar, Philippe Loupès, Jean-Pierre Dedieu, Fanny Cosandey et Isabelle Poutrin. Mais la plupart de ces ouvrages privilégient des perspectives comparatives entre monarchie espagnole et monarchie française, alors que s'opère le « passage de témoin » entre les deux puissances au milieu du XVIIe siècle. Plus récemment, un certain nombre de travaux ont été entrepris sur la cour de Philippe V, petit-fils de Louis XIV, qui hérite le trône d'Espagne en 1700. Espérons que dans l'avenir ses prédécesseurs susciteront également des recherches plus abouties. Quoi qu'il en soit, les historiens s'accordent aujourd'hui sur une vision plus nuancée de la personnalité et du règne de Philippe IV qui, à bien des égards, a constitué un modèle de référence pour son futur gendre.

Physiquement, le souverain espagnol, grand, mince et blond aux yeux bleus, ne ressemble pas à ses sujets « indigènes », petits, bruns et dotés d'un système pileux très fourni. Mais par les structures mentales, la formation religieuse, les mœurs et les comportements, c'est un souverain totalement espagnol, né à Valladolid en 1605 et installé à Madrid, au cœur de son royaume. Guidé par son tuteur, Balthazar de Zuñiga, ancien ambassadeur à Paris, puis par le neveu de ce dernier, Olivares², il s'initie aux affaires et pas seulement, comme le rappelle toujours la chronique, en écoutant secrètement les délibérations du conseil par l'intermédiaire d'un judas. L'anecdote satisfait la représentation d'un monarque à la turque, retranché derrière le protocole, statufié comme une idole et sans aucun contact avec ses peuples. Il n'a que seize ans lorsqu'il accède au trône et ce n'est donc que progressivement qu'il prend conscience des

<sup>1.</sup> Henri Hauser, La prépondérance espagnole, 1559-1660, p. 283.

<sup>2.</sup> La famille Guzmán semble avoir privilégié des prénoms de rois mages pour ses rejetons. Ainsi Olivares portait celui de Gaspar. Tout un programme et un symbole pour des favoris aux marches du trône...

responsabilités et des devoirs qui lui incombent. Peu à peu, il rédige lui-même des documents officiels et passe de plus en plus de temps à régler méthodiquement ses affaires par écrit, tout en entretenant une volumineuse correspondance privée avec sa famille et ses deux confidentes, la religieuse, Maria d'Agreda, et la comtesse de Paredes. Pendant la première partie de son règne, il s'essouffle à concilier travail et plaisir et à suivre son infatigable ministre, Olivares, dans ses ambitieux projets de rénovation administrative et de gloire militaire. Si Philippe IV n'a pas dépassé les frontières de l'Espagne, il l'a, en revanche, sillonnée de part en part, et il a souscrit au programme de réformes de son favori qui l'adjure de ne pas se contenter « d'être roi de Portugal, d'Aragon, de Valence et comte de Barcelone, mais de réduire tous les royaumes dont se compose l'Espagne aux style et lois de Castille pour devenir le plus puissant monarque du monde ». Que l'Espagne n'ait plus les moyens de cette politique de centralisation, la révolte de la Catalogne et du Portugal en 1640 en témoigne. Une ère de grandes difficultés commence. En 1643, Olivares est remplacé par son neveu, Luis de Haro. Le rôle du nouveau favori, du même âge que le souverain et qui a partagé tous ses plaisirs et ses jeux, fait débat parmi les historiens. A-t-il été aussi influent auprès du monarque que le laissent supposer son énorme puissance de travail et son intense activité diplomatique en faveur de la paix avec la France? En tout cas, moins dominateur et moins avide de pouvoir personnel que son oncle, il laisse à Philippe IV plus que les apparences du pouvoir. C'est ainsi que le roi écrit à Maria d'Agreda en 1647 : « Je suis continuellement assis sur ma chaise, avec mes papiers, et la plume à la main ; je vois tous les dossiers qui concernent cette cour, et toutes les dépêches de dehors, je résous immédiatement toutes les matières possibles, faisant en sorte que soit prise la décision qui paraît la plus raisonnable; les affaires qui demandent réflexion, je les renvoie à mes ministres pour qu'ils les étudient et me présentent leurs solutions. » Que cette assiduité - quarante heures de bureau par semaine – se soit parfois ralentie, en particulier après son second mariage, le modèle, au moins formel, qu'il donne alors du gouvernement personnel, impressionne les ambassadeurs et les visiteurs étrangers et contraste avec la caricature, forgée a posteriori, d'un « roi fainéant ». Les récits des voyageurs français ont diffusé la représentation d'une existence mécaniquement réglée dans tous les domaines. Entre admiration et jalousie, tous s'étonnent de l'inflexible partage du temps royal: « Il n'y a point de prince qui vive comme le roi d'Espagne; toutes ses actions et ses occupations sont toujours les mêmes et marchent

#### LE ROI-PLANÈTE

d'un pas si égal que, jour par jour, il sait ce qu'il fera toute sa vie 1. » Comment ne pas songer, en lisant ces lignes, à celles de Saint-Simon sur le neveu de Philippe IV, petit-fils et arrière-petit-fils de rois d'Espagne, un certain... Louis XIV : « Rien de plus exactement réglé que ses heures et ses journées dans la diversité des lieux, des affaires et des amusements. Avec un almanach et une montre, on pouvait, à trois cents lieues, dire avec justesse ce qu'il faisait. » Derrière l'archétype du roi bureaucrate se découvre, après plus d'un siècle de guerres civiles et religieuses et de régences mouvementées, une monarchie française fascinée par la continuité dynastique et la conscience professionnelle des Habsbourgs. Car c'est bien, en effet, pour Philippe IV, de conscience professionnelle qu'il s'agit : celle d'un prince dont le règne s'est ouvert sous le signe de la passivité, de l'absence de curiosité pour la chose publique et de passion effrénée pour les plaisirs. Mais un prince également très impressionné par les remords de son père Philippe III, « parasite couronné<sup>2</sup> » qui, redoutant le jugement dernier, se frappe la coulpe sur son lit de mort.

Marie-Thérèse, conçue alors que l'espoir régnait encore, n'a pas vécu cependant les folles années de la jeune cour de Philippe IV, celle des années 1620-1640, qui ressemble là encore, par sa gaieté et sa splendeur, à celle des débuts du règne personnel de Louis XIV. D'autant plus gaie qu'elle veut oublier la fin du règne de Philippe III qui a sombré dans la mélancolie et la folie mystique après la mort de la reine Marguerite. Cour plus fastueuse aussi que son homologue française, car elle n'en a pas connu les éclipses liées aux guerres de Religion ou à la Fronde et qu'elle fonctionne avec régularité depuis le règne de Philippe III et son installation définitive à Madrid en 1606. Tout événement est prétexte à des festivités publiques ou privées auxquelles s'ajoutent les innombrables fêtes du calendrier religieux. Les chroniqueurs espagnols ou étrangers ont décrit l'extraordinaire tourbillon de plaisirs qui s'est emparé d'une Espagne décadente dans laquelle toutes les couches de la société cherchent à s'étourdir – le roi s'amuse et le peuple se divertit –, démentant sa traditionnelle réputation d'austérité. Et un historien espagnol du début du XX<sup>e</sup> siècle n'hésite pas à qualifier ce dérèglement général des mœurs de « déchaînement érotique » ! Dans une société où les classes moyennes sont peu nombreuses, les contrastes sont particulièrement accusés : luxe de l'aristocratie et misère du peuple, débauche et recueillement, violence et charité, beauté et monstruosités. On ne peut

<sup>1.</sup> Antoine Brunel, Voyage en Espagne, 1655.

<sup>2.</sup> La formule est de Bartolomé Bennassar.

énumérer toutes les occasions de se réunir et de se divertir tant elles sont nombreuses et mêlent souvent, de façon inextricable, les aspects religieux et profanes. Les feux d'artifice succèdent aux bals, aux mascarades et aux concerts, les fêtes champêtres aux tournois, aux corridas, aux courses de cannes, aux combats de fauves, aux entrées solennelles, aux processions, aux pèlerinages et aux autodafés. Parmi les plus somptueuses, les fêtes, données en 1623 à Madrid en l'honneur du prince de Galles venu négocier son mariage avec l'infante Maria, ont laissé un souvenir ébloui au duc de Buckingham, favori de Jacques I<sup>er</sup>.

Mais le théâtre est incontestablement le spectacle le plus prisé, aussi bien des classes huppées que du peuple, ce qui étonne les visiteurs français qui établissent une distinction nette entre les plaisirs du vulgaire et ceux de l'aristocratie. Valence, Séville, Saragosse, Tolède, Salamanque et Madrid accueillent des troupes ambulantes qui se produisent sur les places ou les parvis des églises et, dès la fin du XVIe siècle, le théâtre espagnol est présent sur toutes les scènes européennes et inspire de nombreux auteurs dramatiques, pour ne citer que Pierre Corneille qui emprunta souvent des idées d'intrigues à Guilhem de Castro. La considération pour les gens de théâtre est d'ailleurs différente de ce qu'elle est en France, par exemple, où le clergé refuse les sacrements et l'enterrement religieux aux « saltimbanques ». Molière ne fut-il pas menacé du bûcher par un curé de Paris et enterré clandestinement dans la nuit du 21 février 1671, alors qu'un siècle plus tôt, l'un des fondateurs du théâtre espagnol, Lope de Rueda, est enterré en grande pompe dans la cathédrale de Cordoue ? Il est vrai que nombre de poètes et de dramaturges espagnols appartiennent au clergé et s'inspirent de thèmes religieux empruntés aux mystères médiévaux, aux romans de chevalerie ou aux vies de saints, mais rarement à l'Ancien Testament en raison d'un antisémitisme virulent dans l'ensemble de la péninsule ibérique. L'Église d'Espagne, qui se méfie toutefois des comédiens professionnels, a poussé Philippe III, après la mort de la reine Marguerite, à limiter le nombre de troupes autorisées et à condamner la comédie. La réaction ne se fait pas attendre sous le règne de son fils, Philippe IV, fou de théâtre et, principalement dans sa jeunesse, de comédie. Au cours de l'année 1622, quarante-trois comédies sont représentées en moins de quatre mois! Comédie sous toutes ses formes, de la pantalonnade la plus farce à la comédie sentimentale ou à celle de mœurs et de société, et dont Lope de Vega, auteur de plus de mille pièces, est le fondateur et le maître incontesté jusqu'à sa mort en 1635. Tous les thèmes de l'actualité y sont abordés sous des formes burlesques ou plus sérieuses. Les paysans, les soldats, les seigneurs, mais aussi les princes, les favoris ou les saints sont mis en scène pour l'édification et le divertissement

du public. La critique sociale ou politique est peu agressive, comparée à l'affirmation des valeurs et des traditions de la culture espagnole, à une époque de fragilisation et de déclin de celles-ci. Philippe IV et Isabelle ne dédaignent pas de monter sur les planches, parfois en compagnie de leurs enfants. Lors des répétitions, le roi distribue les rôles à son entourage en se réservant souvent le principal et ne manque pas d'humour à l'occasion. Ainsi, dans une pièce de Calderon où il s'est attribué le rôle de Dieu, il se livre à une interminable improvisation sur la création du monde dont il s'excuse ensuite auprès de l'auteur : « Je me repens d'avoir créé un Adam si bavard ! » Il s'essaie même à l'écriture d'une comédie, Un bel esprit de la cour, qui est publié de facon anonyme. Les représentations sont données dans les jardins royaux ou dans le théâtre du palais de l'Alcazar et, plus tard, dans celui du Buen Retiro. Les scènes sont équipées de machineries très perfectionnées, imaginées pour la plupart par un Florentin, Cosme Lotti, dont Philippe IV s'attache les services à partir de 1626 et qui est surnommé le « Magicien ». Le roi se rend aussi incognito dans les théâtres publics de Madrid où une loge lui est réservée, ce qui lui permet de satisfaire, en toute intimité, son goût du spectacle mais aussi des actrices... C'est au corral de la Cruz fondé en 1598, et tout proche de l'Alcazar, qu'il s'éprend de Maria Calderon dite la Calderona. À partir de 1635, date de la reprise de la guerre avec la France, le ton change, se fait plus grave et les pièces profanes sont peu à peu éliminées du répertoire et même interdites de 1644 à 1650. Les difficultés de tous ordres, intérieures et extérieures, et la mort brutale de la reine Isabelle ont assombri le climat de la cour qui retrouve en partie son éclat et son avidité de plaisirs lors du remariage de Philippe en 1649 avec Marie-Anne d'Autriche. Pedro Calderon de La Barca (1601-1687) qui, à l'instar de nombre de ses confrères, Tirso de Molina, Mira de Amescua ou Lope de Vega, appartient au clergé, est le dramaturge officiel de la cour dont il ordonne aussi les fêtes avec le marquis de Heliche et le peintre Alonso Cano. Ses pièces, inspirées de la mythologie, des récits de chevalerie ou de l'histoire nationale, exaltent les valeurs traditionnelles de l'Espagne, la foi et l'honneur, tandis que celles de Moreto, fertiles en rebondissements et en imbroglios, annoncent un théâtre plus populaire qui s'épanouira à part entière sous le règne suivant.

La Plaza Major, édifiée par Philippe III, est la scène de plein air la plus vaste et la plus spectaculaire de l'Espagne baroque <sup>1</sup>. Elle accueille

<sup>1.</sup> Voir la description qu'en fait Jacques Carel de Sainte-Garde (1620-1684) qui accompagne en 1661 le duc de La Feuillade à Madrid, texte cité dans Ph. Loupès, J.-P. Dedieu, *La péninsule ibérique...*, *op. cit.*, p. 148-151.

jusqu'à 50 000 personnes lors des grandes cérémonies royales, des processions, célébrations, carrousels et courses de taureaux, et aussi des exécutions sur l'échafaud et des autodafés sur les bûchers de l'Inquisition. La famille royale y assiste du balcon de la Panaderia pour rejoindre ensuite, tout proche, l'Alcazar<sup>1</sup>, centre principal du gouvernement et de la cour. Organisé autour de deux patios, entouré de vastes jardins et formé d'un dédale inextricable de pièces, de couloirs et d'escaliers, dont certains inutilisés et quasi oubliés de ses habitants, le vieux palais légendaire est embelli par Philippe IV qui y fait aménager de nouveaux et somptueux appartements. À partir de 1637, il loge également dans son nouveau palais du Buen Retiro<sup>2</sup> à l'est de Madrid ou encore dans ses résidences plus champêtres du Pardo, de la Zarzuela ou de la Casa del Campo, autour desquelles le roi, grand chasseur devant l'Éternel et doté d'une vitalité physique que ne reflètent pas les portraits de Velázquez pour lesquels il pose l'arme au pied, courre le gros gibier, cerfs, sangliers et ours. Le palais et les jardins d'Aranjuez, posés comme une oasis au bord du Tage au sud de Madrid, complètent un réseau de résidences de plaisance qu'aucun souverain d'Europe n'a encore égalé. L'Alcazar reste cependant le centre de la vie politique espagnole et la « vitrine » des traditions et des rituels de la dynastie, le Buen Retiro, création personnelle du roi, jouant, toutes proportions gardées et sans qu'il y ait eu de rupture semblable avec la capitale, le rôle de Versailles.

Le jeune roi, intelligent et plus raffiné que son père, a reçu une éducation littéraire et artistique de qualité. Amateur et collectionneur avisé de tableaux, tapisseries, pierres précieuses, mobilier et objets d'art de toute nature, il augmente notablement les collections déjà très riches de Philippe II, dont les joyaux sont les œuvres de Bosch, du Greco et du Titien. Philippe IV achète ou commande des toiles aux plus grands artistes flamands, italiens et français de son temps, fait travailler sur place Rubens qui est venu en 1628 en Espagne pour une mission diplomatique, et encourage les artistes nationaux, Zurbaran, Ribera, Murillo pour ne citer que les plus connus et bien sûr Velázquez.

Les thèmes religieux dominent l'ensemble de la production mais, au-delà de l'influence que continue d'exercer le Caravage après sa mort en 1610, la majorité de ces artistes espagnols développe un style personnel, mêlant réalisme et spiritualité, fantaisie et émotion, exaltation mystique et rusticité populaire, monstruosités de cour – les nains – et

<sup>1.</sup> Il a disparu dans un incendie au XVIII<sup>e</sup> siècle et a été reconstruit dans un style classique par Charles II.

<sup>2.</sup> Olivares a présidé à sa construction et à sa décoration notamment par Rubens et par Velázquez dont il a facilité l'installation à Madrid.

burlesque picaresque. Aucun idéal commun, aucune école picturale ne dicte de règles à cet ensemble de peintres indépendants qui confèrent pourtant à leur époque une unité artistique et un prestige exceptionnels. Âge d'or de la peinture, le XVIIe siècle espagnol, si souvent qualifié de baroque, n'a rien des excès, des contorsions et des gesticulations qui marquent les débuts du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il atteint, au contraire, par sa dignité, sa maîtrise et sa profondeur, un véritable « classicisme », moins formel de surcroît et plus original que celui du Grand Siècle français... Et cet essor est à mettre au crédit du souverain et de son principal ministre, Olivares, et à celui des ordres religieux qui se multiplient depuis le règne de Philippe III et qui sont les principaux commanditaires. Le Roi-Planète n'oublie pas pour autant le souci de sa gloire et, bien avant Louis XIV, sait ce que mécénat veut dire en termes de propagande officielle. Dans les salons du Buen Retiro<sup>1</sup>, la puissance et la gloire de l'Espagne sont exaltées dans les tableaux des grandes batailles du règne inspirés des conquêtes et de la splendeur de la Rome antique. Les paysages – Philippe IV apprécie particulièrement ceux de Claude le Lorrain –, la chasse, les grands portraits de cour mais aussi les tableaux de famille plus intimes forment un panorama étonnant par sa qualité et sa diversité. Les collections du roi d'Espagne, dont les Français ont eu la révélation lors de la demande en mariage de Marie-Thérèse en 1659 par le maréchal de Gramont, sont alors sans rivales, à l'exception peutêtre de celles de Charles Ier d'Angleterre et de celles de la papauté et, pour les artistes, le voyage à Madrid est aussi coté que celui d'Italie.

Diego Velázquez (1599-1660) est au cœur de cette mise en images et en perspective du règne, avec la somptuosité, la virtuosité et la délicatesse de touche qu'on lui connaît. Et ce n'est pas le moindre mérite du jeune roi que d'avoir décelé, dès 1626, en dépit de débuts maladroits, le génie de ce peintre auquel il accorde, lors de son retour d'Italie en 1631, un atelier particulier dans son palais. Il en possède une clef, et les contemporains s'étonnent des stations quotidiennes du souverain sur une chaise qui lui est réservée pour venir le voir peindre tranquillement. Velázquez devient ainsi le témoin privilégié de la vie familiale des Habsbourgs d'Espagne dont il montre, sans complaisance, les faces blêmes ravagées d'ennui, mais aussi les majestés équestres, les délassements champêtres et les rayonnements enfantins. Sans oublier que sa charge principale, celle de maréchal du palais, est de décorer les appartements royaux et d'ordonnancer les fêtes de la cour. Il s'épuisera dans

<sup>1.</sup> Le Musée du Prado, pour commémorer le quatrième centenaire de la naissance de Philippe IV, en a reconstitué une partie. Voir catalogue de l'exposition.

sa dernière mission : la décoration des salons royaux de l'Île aux Faisans et l'organisation des cérémonies données en l'honneur du mariage de Marie-Thérèse et de Louis XIV en juin 1660. Sa mort à Madrid, le 7 août suivant, peut apparaître aujourd'hui comme un symbole du transfert du magistère artistique de l'Espagne à la France...

À s'en tenir à l'image d'un roi fêtard et mécène ou d'un bureaucrate irrésolu, on passe à côté de ce qui structure la personnalité de Philippe IV et détermine la plupart de ses entreprises militaires : la foi catholique. Il est banal de rappeler que l'Espagne, depuis le Moyen Âge, est le fer de lance de la reconquête de la péninsule sur les Arabes, ce qu'achèvent les Rois Catholiques, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, à la fin du xv<sup>e</sup> siècle, et qu'elle est la principale puissance évangélisatrice du Nouveau Monde dès le début du XVIe siècle. Au XVIIe siècle, sa mission, dans des conditions historiques et des espaces géographiques différents, est toujours la même : mener la croisade contre les Turcs qui menacent l'Europe orientale, et soutenir la dynastie cousine des Habsbourgs d'Autriche contre la Réforme qui a gagné, outre l'Angleterre, la majorité des États de l'Europe centrale et septentrionale. Le grand dessein du règne de Philippe IV est cette lutte épuisante et toujours à recommencer contre les Infidèles et les hérétiques, mission héritée de Charles Quint, initiateur du Concile de Trente qui met en place les conditions doctrinales et disciplinaires de la Contre-Réforme. Les décrets œcuméniques, enregistrés en 1563 par Philippe II, proclament l'universalité de l'Église catholique.

Élevé dans cet idéal et entouré d'ecclésiastiques et de conseillers qui le partagent, à commencer par Olivares, Philippe IV, en dépit d'un nationalisme qui le conduit à affirmer clairement ses droits régaliens face à la papauté, s'affirme sur la scène internationale comme le champion du renouveau catholique. Il poursuit notamment l'engagement de son père Philippe III dans la guerre de Trente Ans qui ravage l'Europe continentale depuis 1618. En revanche, les conflits récurrents avec la France, aux Pays-Bas, en Italie, en Catalogne et par Portugal interposé, sont dictés par des impératifs de défense contre les ambitions territoriales d'Henri IV, de Louis XIII et de Richelieu puis de Mazarin. Mais dans cette lutte séculaire de deux souverains frères se proclamant l'un, le Très Catholique, l'autre, le Très Chrétien, l'enjeu est aussi le magistère spirituel et la reconnaissance de la prééminence de l'un par l'autre dans ce domaine. Jusqu'à l'avènement du règne personnel de Louis XIV, c'est Philippe IV qui incarne une monarchie missionnaire menant la guerre sainte sur tous les fronts, et sur son propre territoire grâce à la redoutable efficacité de l'Inquisition.

À partir des années 1640, les défaites extérieures et les difficultés intérieures entraînent le roi dans une douloureuse spirale dépressive. Non pas tant qu'il doute de la légitimité de ses combats. L'Espagne est alors en proie à un sentiment d'encerclement, sur ses frontières pyrénéennes et méditerranéennes et dans ses possessions italiennes et flamandes. C'est donc moins le doute que les remords qui assaillent et rongent le souverain des Deux Mondes, affolé de son impuissance à conserver l'immense empire conquis par ses ancêtres, et convaincu que ses péchés sont à l'origine de l'abandon de la faveur divine. Surgit ici le cliché de Philippe IV, prostré pendant des heures sur le tombeau de Charles Quint et implorant Dieu pour le pardon de ses offenses. Frénésie de la contrition et culpabilisation morbide dont il est très difficile aujourd'hui de comprendre les enchaînements sans faire appel à une étiologie psychiatrique. Et particulièrement en France où, même aux plus beaux temps de la Réforme catholique, la devotio moderna n'a pas eu semblables exaltations.

Le diable, dont l'Église a reconnu officiellement l'existence, épouvante toute la chrétienté. Les visions, les possessions, les sorcelleries, les prédictions astrologiques, les sortilèges, les maléfices et autres pratiques plus ou moins magiques ne concernent pas uniquement les couches populaires considérées comme plus naïves que les élites sociales et intellectuelles. Philippe IV lui-même a été impliqué dans une sombre affaire d'« illuminés » prônant une liberté sexuelle totale entre les membres de leur secte au nom de l'amour de Dieu pour ses créatures ! Cinquante ans plus tard, en France, l'affaire des Poisons montre à quel point ces pratiques sont toujours vivaces. Les contemporains de Philippe IV partagent sa terreur de l'Enfer et ne s'étonnent pas qu'elle offre dans la personne royale des aspects plus outrés. Par essence, les péchés du souverain sont à la mesure de sa puissance et il en est comptable devant Dieu et devant ses sujets.

Sa repentance, aussi sincère et profonde soit-elle, est aussi un spectacle destiné à rassurer son peuple sur sa fidélité à la foi de ses ancêtres et sur sa soumission aux lois de la Providence. Philippe IV ne se rend pas seul à l'Escorial, immense palais-nécropole bâti par Philippe II à l'ouest de Madrid, au pied de la sierra Guadarrama, et dans lequel la famille royale ne passe plus que quelques semaines au cours de l'été. Que cet austère palais de granit ait été construit sur le plan du grill sur lequel a été martyrisé saint Laurent n'est pas simple lubie d'un monarque vieillissant et morbide. L'Escorial, sous la protection des moines hiéronymites de Guadalupe, est le « temple » de la Réforme catholique et le symbole de la déchéance originelle de l'humanité et de son rachat par la foi. En 1654, les corps de Philippe III et de Marguerite sont translatés

dans le Panthéon royal enfin achevé, auprès de ceux de Charles Quint et de Philippe II. En confessant l'ampleur de ses fautes aux pieds des deux plus grands défenseurs de la foi catholique de l'Europe du xvi<sup>e</sup> siècle, Philippe IV rappelle dans le même temps qu'il dispose des plus puissants intercesseurs de la chrétienté auprès de Dieu. Cette double perspective de la contrition intime et de sa démonstration ostentatoire réinsère la piété du roi dans sa dimension souveraine et opératoire, le roi se faisant le porte-parole de ses peuples pour la rémission de leurs péchés. En outre, les milliers de reliques de saints rassemblées par Philippe II et déposées dans les chapelles de l'église de l'Escorial, et qui sont pour les Espagnols son véritable trésor, plus que les bronzes, les ors, les fresques ou les toiles de maîtres dont elle est ornée, sont des témoins et des guides sur le chemin de la rédemption.

Mais Philippe IV a également besoin de soutiens moins immatériels que les spectres de ses ancêtres ou les ossements épars des martyrs de la foi. Il a, certes, des confesseurs dont certains ont droit d'entrée au conseil d'État comme le dominicain Juan Martinez, le confesseur de la reine Isabelle, Simon de Rojas, ou le jésuite, Pedro Claver; l'archevêque de Tolède y assiste en tant que Primat des Espagnes et chancelier de Castille ; le roi est également entouré de membres du clergé régulier, jésuites, dominicains et franciscains, et par les principaux dignitaires de l'Église. Les effectifs du clergé ont doublé sous son règne et plus de dix mille monastères ont été recensés dans le royaume. Il en visite un grand nombre au cours de ses voyages, mais ce sont ceux de Madrid, dont les bâtiments et les jardins occupent près d'un tiers de l'espace urbain, qui ont le privilège de le recevoir très fréquemment. Le principe de la clôture des couvents n'est pas aussi strict dans l'Espagne du XVII<sup>e</sup> siècle, qu'on le suppose généralement. L'immense rayonnement des saints de la Réforme catholique, sainte Thérèse d'Avila en tête, et la multiplication de nouveaux ordres de femmes sont une des raisons de cette relative ouverture. De plus, les princesses Habsbourgs ont tissé dans ces établissements des stratégies d'influence et des réseaux de pouvoir nourris de leurs relations privilégiées avec le souverain<sup>1</sup>. La veuve de l'empereur Maximilien, Marie, tante de Philippe III, s'est retirée au couvent des Descalzas Reales avec sa fille, entrée en religion sous le nom de Marguerite de la Croix. Toutes deux sont très proches de la pieuse reine Marguerite qui leur rend visite très souvent en compagnie du non moins dévot Philippe III. Philippe IV, qui depuis son

<sup>1.</sup> Magdalena Sanchez, *The empress, the queen and the nun. Women and power at the court of Philip III*, John Hopkins University Press, Londres, 1998.

enfance est donc un familier de ce couvent proche de l'Alcazar, s'y entretient souvent avec ses conseillers et ses ministres qui, eux aussi, ont leurs entrées privilégiées dans l'un ou l'autre monastère de la ville.

Dans ce contexte, nul ne s'étonne de la correspondance du roi avec deux religieuses dont l'une, la comtesse de Paredes, amie de la reine Isabelle, s'est retirée chez les carmélites en 1644. Le roi lui écrit pendant une douzaine d'années des lettres amicales et confiantes, beaucoup moins solennelles et torturées que celles qu'il envoie à sa seconde correspondante, Maria d'Agreda. Attiré par sa réputation de sainteté, il rend visite à cette dernière lors d'un voyage en Aragon en 1643 au couvent de l'Immaculée-Conception dont elle est supérieure. Cette visionnaire, douée dit-on d'ubiquité, a inspiré de vives méfiances au clergé français et notamment à Bossuet. En Espagne, en revanche, son ouvrage sur la vie de la Vierge, écrit sous la dictée céleste, est lu avec ferveur et il est réédité jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, bien que l'Inquisition l'ait jugé plus tard entaché de quiétisme. Philippe IV écrit régulièrement pendant vingt-deux ans à Sor Maria 1. Certains historiens arguënt de cette correspondance pour affirmer l'absence de volonté de Philippe IV. Il semble pourtant que c'est moins des conseils de gouvernement qu'un appui moral et spirituel, précisément en dehors du champ du pouvoir, de ses enjeux et de ses pressions, que le roi espère de la religieuse. Ravagé par le sentiment d'être indigne de sa mission divine et convaincu d'être responsable des malheurs qui s'abattent sur sa famille et sur son royaume, le roi est persuadé que les prières d'une « professionnelle » de la religion seront plus efficaces que les siennes. Ce n'est pas un conseiller de plus qu'il recherche mais un intercesseur privilégié avec Dieu. « Je sais bien, écrit-il, que tous nos maux viennent de nos péchés, et particulièrement des miens, et ce qui me désole le plus c'est qu'à cause d'eux la religion catholique court le risque de souffrir partout; en ce qui me concerne, j'essaierai d'adoucir la juste colère de Notre Seigneur, m'appuyant sur vos doctrines et désireux de ne pas l'offenser. [...] Mais je crains que ma faiblesse ne m'en empêche et aussi je vous demande de m'aider à solliciter de Dieu qu'il me concède Ses secours pour y parvenir. » Le souverain définit nettement le partage des tâches entre sa confidente et lui : « Demandez à Dieu, Sor Maria, qu'il nous donne la paix, que, pour ma part, je souhaite tellement et à laquelle je

<sup>1.</sup> Plus de six cents lettres écrites sur deux colonnes, aucune lettre de Philippe IV ne restant ainsi en possession de la religieuse, qui répondait au roi dans la colonne qui lui était réservée. Prudence qui offre aux lecteurs d'aujourd'hui le rare privilège d'une conversation à deux voix.

travaille, pour ce qu'elle convient pour le repos et l'augmentation de la chrétienté. »

Maria d'Agreda lui prodigue pendant plus de vingt ans des consolations prudentes et avisées, très éloignées de l'exaltation mystique qu'elle déploie dans son ouvrage sur la Vierge. Et si elle l'encourage à rétablir la paix, que ce ne soit pas au détriment de sa gloire et de celle de Dieu : « Que Votre Majesté s'oppose aux Français et combatte les hérétiques en demandant l'aide du Très Haut. » La conception théocratique du pouvoir s'exprime pleinement dans ses relations avec sa correspondante, le souverain s'abîmant dans le remords sans perdre pour autant la conviction qu'il est le récepteur privilégié des décrets de la Providence et que ses prières sont entendues électivement parce qu'il est un martyr, c'est-à-dire, au sens premier, un témoin de Dieu, « le » témoin de Dieu. Marie-Thérèse sera, à cet égard, la digne fille de son père et l'on ne peut analyser avec justesse ses pratiques de dévotion sans revenir en permanence au modèle paternel dont elle incarne, comme sa mère et les reines d'Espagne qui l'ont précédée, le versant féminin.

Il est vrai que les grandes dissipations de sa vie exposent Philippe IV plus qu'aucun autre à la colère divine. On touche ici à un aspect de la piété moderne qui, de nos jours, semble très ambiguë et la fait souvent taxer d'hypocrisie. En effet, la tumultueuse vie sexuelle du souverain contraste étonnamment avec sa profonde dévotion. Les spécialistes de l'Espagne mettent en garde contre une interprétation de ces comportements à la lumière de nos critères contemporains. « Il n'existait aucune contradiction, écrit Bartolomé Bennassar, entre ce goût évident pour les plaisirs de la chair et l'extrême piété dont témoignent aussi les observateurs étrangers. Les hommes de ce temps se savaient pécheurs, et l'on admettait volontiers que l'idéal de chasteté, le triomphe sur les pulsions de la chair, n'était accessible qu'à un petit nombre. Les saints avaient pour vocation d'incarner cet idéal, de démontrer qu'il était possible [...] Au surplus, l'opinion courante jugeait avec indulgence les actes de fornication simple, c'est-à-dire le commerce sexuel entre personnes non mariées, cas habituel des liaisons de Charles Quint et de Philippe II [il en ira différemment de Philippe IV]. Beaucoup même croyaient et disaient qu'il n'y avait pas de matière à péché. Il faudra une véritable campagne de propagande de l'Inquisition et des clercs entre 1560 et 1620 pour modifier lentement le sentiment général. Ajoutez un zeste de complaisance à l'égard des rois auxquels on pardonnait quelques écarts supplémentaires. Bref, il n'y avait pas dans le comportement de ces souverains trace d'hypocrisie, et seule la morale puritaine des siècles ultérieurs a pu en introduire le soupcon. Bien au contraire, la conscience du péché stimulait le sentiment religieux, le recours aux sacrements, la

recherche des œuvres. » Lorsque Philippe IV fait don de ses filles bâtardes à l'Église pour expier ses péchés, il ne contrevient pas à la morale de son époque. Il écrit ainsi à la comtesse de Paredes : « Ce que l'on vous a dit à propos de la petite religieuse [Ana Margarita de San José] est vrai. Il m'a paru juste d'offrir ce bijou à Dieu que j'ai offensé lorsqu'il me l'a donné. » À la petite religieuse de prier désormais pour le rachat des fautes de son père...

Philippe IV « le débauché » ne jouit pas toutefois d'une aussi large tolérance qu'en leur temps Charles Quint ou Philippe II, ce dernier n'ayant réellement vécu « en moine » qu'à la fin de son existence. Le relâchement des mœurs, après la mort de Philippe III qui a été un souverain sans reproche dans le domaine conjugal, est fermement condamné par l'Église dès les années 1620. Mais loin de freiner ses ardeurs, cette contrainte paraît au contraire exacerber les désirs du jeune roi qui les satisfait avec des prostituées ou des artistes, telles Euphrasie Reina ou la Calderona. Quelques jeunes aristocrates ont également reçu ses faveurs, telles la fille du comte de Chirel dont il eut un premier bâtard en 1625, ou Tomasa Aldana, qui appartient à la suite de sa femme Isabelle. Mais contrairement à celles de Louis XIV par exemple, ses maîtresses n'appartiennent pas au monde de la cour et restent le plus souvent dans l'ombre, quand elles ne sont pas abandonnées aussitôt que consommées. Ses remords sont à la hauteur de ses débordements et il les épanche dans l'oreille compatissante de Maria d'Agreda qu'il ne parvient pas cependant à abuser : « Je ne puis rien faire, écrit-elle, si ce n'est pleurer et m'affliger et écrire clairement, mais c'est parler à un morceau de bois dur ou à un diamant. »

La Calderona est la plus connue des très nombreuses conquêtes du souverain espagnol, d'une part, parce qu'elle est une comédienne très en vogue à Madrid et, d'autre part, parce qu'elle lui a donné un fils, qui fut, en 1642, le seul de ses bâtards que Philippe IV légitima parmi quelque vingt autres. Le scandale toutefois contraignit rapidement la Calderona, après la naissance de Juan-José en 1629, à mettre fin à sa liaison avec le roi, dont les sanglots et les supplications furent sans effet sur sa décision : elle s'enferma jusqu'à la fin de ses jours dans un couvent et ne revit jamais son fils. Une La Vallière à l'espagnole <sup>1</sup>, dont le destin illustre la sévérité des injonctions morales à l'égard des femmes en Espagne, même lorsqu'il s'agit d'artistes, par définition, considérées comme légères, mais dont les écarts doivent être extrêmement discrets.

<sup>1.</sup> Si l'on ne tient pas compte d'origines sociales très différentes. La Vallière aurait pu rester à la cour si elle l'avait désiré.

Les Valois et les Bourbons sont bien différents qui affichent leur polygynie avec des filles de grandes familles, ainsi Louis XIV qui, jusqu'en 1674, outre sa femme légitime, Marie-Thérèse, a deux favorites officielles, Louise de La Vallière et Mme de Montespan. À l'évidence, la France « joue dans une autre cour » que l'Espagne...

Les Espagnols, en dépit d'une galanterie qui est alors considérée comme leur apanage et dont le transfert aux Français ne se fait que plus tard, sont en revanche très susceptibles dès que leur honneur conjugal est en jeu. La hantise du cocuage s'exprime quotidiennement comme le rapporte un voyageur anglais en 1664 : « Les mots courants et les formules de salutations quand ils se rencontrent sont *Que Dieu vous* garde, Oue Dieu soit avec vous. Quand ils sont en colère, Cocu est le premier mot et parfois Supercocu. Quand ils parlent à leurs mules ou à des garçons de course : En avant, cocu... 1 » Et quand ils sont sûrs du fait, les mots ne suffisent plus et ils passent aux actes avec une violence qui n'épargne ni leurs femmes ni les séducteurs de celles-ci ni même... le roi. Ainsi Philippe IV aurait été roué de coups nuitamment par des séides du duc d'Albuquerque dont il avait tenté de séduire l'épouse, mésaventure dont il ne jugea pas indispensable de se vanter. L'anecdote, peut-être outrée sinon inventée par la comtesse d'Aulnoy, est significative en tout cas de la jalousie obsessionnelle des nobles espagnols. Le roi fut aussi accusé d'avoir fait poignarder le comte de Villamediana qui lui aurait disputé les faveurs d'une jeune fille de la cour et qui aurait tenté de séduire la reine Isabelle. Entre plaisirs de la chair et saintes élévations, spectacles de sang et de feu, pudeurs extrêmes et point d'honneur flamboyant, les contrastes de la société espagnole suscitent, dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, des commentaires admiratifs, ironiques ou incrédules. Le voyageur anglais ci-dessus s'en effare : « Pour ce qui est de leur religion les Espagnols sont les catholiques romains les plus orthodoxes et les plus rigides du monde [...] En ce qui concerne la fornication et l'impureté, ils sont la pire des nations, tout au moins en Europe. » Les Historiettes de Tallemant des Réaux sont marquées par ce type de représentations, inspirées des récits du marquis de Rambouillet ou de Mme de Saldagne, mère de Mme de Motteville.

On ne peut tout dire en quelques pages de la personnalité complexe et très controversée de Philippe IV. La lucidité et la volonté lui ont souvent manqué, de même qu'à l'ensemble de ses conseillers, Grands d'Espagne, vivant dans l'orgueilleuse et aveugle nostalgie du Siècle

<sup>1.</sup> Texte de Francis Willughby cité dans Ph. Loupès, J.-P. Dedieu, *La péninsule ibérique...*, op. cit., p. 148-151.

d'Or. La fin de son règne – il meurt en 1665 – n'est pas sans analogie avec celle de Louis XIV, un demi-siècle plus tard, entre deuils, défaites militaires et déroute financière. Ce qui n'était que troubles de conscience dans sa jeunesse est devenu, au fil du temps, une véritable névrose. D'où son humeur taciturne et ses interminables silences qui accréditent la légende d'un roi qui « n'avait pas ri trois fois dans sa vie et pouvait passer des semaines sans prononcer une parole ». Pour autant, lorsqu'en 1660 Philippe le Grand donne sa fille en mariage au roi de France, son prestige est immense, et le style de son gouvernement et sa magnificence sont incomparables. Lorsque les cours européennes évoquent Madrid elles disent: «La Cour», et chacun sait qu'il s'agit de celle du roi d'Espagne. La signature officielle de Philippe IV, « Yo, el Rey<sup>1</sup> », exprime à elle seule la quintessence de sa grandeur et la ferme tranquillité avec laquelle il l'affirme. Ainsi, l'infante ne doute-t-elle pas d'être la princesse la plus illustre et la plus convoitée de son temps. Née d'une mère française adorée de ses sujets espagnols, elle ne doute pas non plus de réaliser la même performance en France. Elle y a été préparée par son éducation et plus encore par l'exemple d'Isabelle qui a incarné, à partir des années 1640, à côté d'un Roi-Planète complètement déboussolé par l'ampleur de la crise dans laquelle s'enfonce son royaume, un modèle idéal d'épouse et de souveraine.

<sup>1. «</sup> Moi, le Roi ».

## Ш

#### LA REINE MORTE

LISABETH de France 1 fut « de l'aveu de l'Espagne, la meilleure reine comme la plus regrettée qu'elle eut jamais vue sur le trône ». Hommage de Bossuet qui fait écho à Saint-Simon constatant que Marie-Thérèse est devenue plus française qu'espagnole. Telle mère, telle fille, pourrait-on dire, tant toutes deux ont démontré, dans des conditions douloureuses pour leurs sentiments et pour leur dignité, des capacités d'adaptation et d'endurance remarquables. Ce que l'on sait toutefois de l'enfance et de l'adolescence françaises d'Élisabeth suggère une accoutumance difficile aux us et coutumes de la cour espagnole. Non pas qu'elle n'en ait eu aucune idée avant son mariage. Dès la naissance de sa fille aînée en 1602, Henri IV avait songé pour elle à un mariage espagnol, ne serait-ce que pour renforcer par une union dynastique entre les deux royaumes le traité de paix signé à Vervins en 1598. Le choix de la marraine d'Élisabeth est significatif de ce désir de rapprochement puisqu'il s'agit de l'infante d'Espagne, Élisabeth-Claire-Eugénie<sup>2</sup>, qui est représentée lors du baptême par Diane d'Angoulême. C'est toutefois la veuve d'Henri IV qui, en 1612, fait l'annonce officielle de ce projet d'union malgré son impopularité en France. Il faut se rappeler que Marie de Médicis, très fière de ses origines Habsbourg, est peut-être plus

<sup>1.</sup> Nous la nommerons Élisabeth jusqu'à son arrivée en Espagne où elle devient Isabelle.

<sup>2.</sup> Fille de Philippe II et gouvernante des Pays-Bas.

#### LA REINE MORTE

austro-espagnole qu'italienne <sup>1</sup>. Sous sa régence, les catholiques, soutenus par les jésuites et encouragés par Vienne et Madrid, ont repris l'offensive contre les protestants. Les Espagnols sont désormais accueillis avec bienveillance à la cour et, faveur inouïe, Marie offre même un siège au conseil de régence aux ambassadeurs d'Espagne, de Florence et du Vatican! Le double mariage de sa fille Élisabeth et de son fils Louis XIII avec les infants est destiné à concrétiser le renversement d'alliances qu'exige le parti catholique.

Marie de Médicis n'a pas été très tendre avec ses enfants. Lors de la traditionnelle visite dominicale des souverains au château de Saint-Germain où sont élevés ensemble le dauphin Louis, ses frères, Nicolas<sup>2</sup> et Gaston<sup>3</sup>, ses sœurs, Élisabeth, Chrétienne<sup>4</sup> et Henriette<sup>5</sup>, et les bâtards d'Henri, elle est choquée par la liberté de ton et de comportement de son époux avec sa progéniture de toute provenance, et de l'affection joyeuse qu'il témoigne à tous. À son grand agacement, il se fait appeler « papa » et non « monsieur » comme le veut l'étiquette. Le dauphin, futur Louis XIII, est naturellement au centre des préoccupations du couple royal et, grâce au journal de santé tenu par son médecin Héroard <sup>6</sup>, nous n'ignorons rien aujourd'hui de ses humeurs tant matérielles que spirituelles. Ses frères et sœurs ne sont pas l'objet d'une attention aussi soutenue, mais on peut imaginer sans trop de peine leur existence entre le château neuf de Saint-Germain qui déroule ses jardins et ses terrasses jusqu'à la Seine, et celui de Fontainebleau où ils ont été baptisés et dont Henri IV veut faire « la plus superbe maison qui soit au monde ». Ils y recoivent une éducation bon enfant, qui privilégie les activités au grand air, l'équitation, la chasse, l'escrime, le jeu de paume et la danse, les ballets étant alors le divertissement de cour le plus prisé. Si le futur Henri IV, fils du roi de Navarre, est allé au collège, il n'en est pas question pour les Enfants de France. Leur nourrice leur apprend à lire et à écrire et des précepteurs leur inculquent un peu de latin et de littérature, quelques notions d'histoire, un soupçon de langues vivantes et un zeste de sciences, le tout assaisonné de musique et de dessin en guise de divertissement. Quant à leur éducation religieuse, dirigée par

<sup>1.</sup> Sa grand-mère paternelle, Éléonore de Tolède, est espagnole et sa mère, Jeanne d'Autriche, est la fille de l'empereur Ferdinand I<sup>er</sup> et la nièce de Charles Quint.

<sup>2.</sup> Nicolas (1607-1611).

<sup>3.</sup> Gaston (1608-1660), duc d'Orléans.

<sup>4.</sup> Chrétienne (1606-1663) épouse le duc de Savoie.

<sup>5.</sup> Henriette-Marie (1609-1669) épouse Charles I<sup>er</sup> d'Angleterre.

<sup>6.</sup> Publié par Madeleine Foisil.

un aumônier jésuite, elle se limite à l'histoire sainte et à une bonne connaissance du calendrier liturgique.

Mme de Monglat est à la tête de ce troupeau issu de cinq mères différentes : Marie de Médicis, Gabrielle d'Estrées, Henriette d'Entragues, Jacqueline du Bueil et Charlotte des Essarts. Le roi s'en remet entièrement à elle, lui interdisant même de prendre le deuil lors de la mort de son mari afin de ne pas attrister les enfants! Le dauphin est très soucieux de la prééminence de sa naissance au milieu de ces enfants légitimes et naturels qui, à l'image de leurs parents, se jalousent, se brouillent et se raccommodent tour à tour. Marie est sévère avec celui qu'elle appelle « Monsieur mon fils » et qu'elle n'embrasse jamais. Elle lui préfère son cadet, Gaston, et se montre bienveillante avec ses filles. Sa conception de la pédagogie tient en deux mots : le fouet ou les cadeaux. Avec Élisabeth ce sont plutôt les cadeaux. La fillette, élevée par sa gouvernante, Mme de La Boissière, est en effet docile et affectueuse avec sa mère à laquelle elle écrit très souvent et Marie a de grandes ambitions pour sa « très chère fille ». Élisabeth est également très proche de Louis XIII par l'âge – ils n'ont qu'un an d'écart – et par les sentiments. Après la mort d'Henri IV et la confirmation du projet de son mariage avec l'infant, Élisabeth rejoint sa mère au Louvre plus fréquemment. Les spectacles se multiplient et, lors de la visite de l'ambassadeur d'Espagne en janvier 1609, les observateurs remarquent que la cour a gagné en élégance, en éclat et en tenue. En 1612, l'annonce des mariages espagnols, fêtée place Royale par un somptueux carrousel, apparaît alors comme l'apogée de la régence 1 et, dès cette date, Élisabeth est traitée en reine d'Espagne.

En août 1615, la cour prend la route pour la frontière espagnole sur laquelle seront échangées les princesses. Au cours du voyage, Élisabeth attrape la petite vérole<sup>2</sup>. Marie s'en émeut un peu mais se rassure en songeant que sa jeune sœur, Chrétienne, pourra la remplacer sur l'autel nuptial. Élisabeth sort indemne de la maladie, sans une cicatrice sur le visage. Le voyage continue jusqu'à Bordeaux où le mariage est célébré par procuration le 18 octobre dans la cathédrale Saint-André. Le 21 octobre, il faut se séparer. Louis XIII est bouleversé par le départ d'une sœur qu'il aime tendrement, d'autant plus bouleversé qu'il sait que ces adieux sont définitifs. Élisabeth poursuit son chemin sans sa famille mais entourée d'une armée destinée à la protéger jusqu'à la frontière d'éventuelles attaques des troupes protestantes du duc de Rohan. Elle

<sup>1.</sup> Voir Jean-François Solnon, La Cour de France, Fayard, 1987, p. 163-185.

<sup>2.</sup> Nom donné à l'époque à la variole, maladie très grave et qui défigurait souvent ceux qui survivaient.

#### LA REINE MORTE

quitte donc la France, en dépit des fêtes magnifiques données en son honneur, dans un climat de guerre civile et de déchirement personnel, et rien de ce que nous avons pu évoquer de son enfance ne l'a vraiment préparée au nouveau monde qui l'attend.

Henri IV, à quatre pattes sur un tapis et chevauché par ses enfants sous les yeux stupéfaits de l'ambassadeur d'Espagne<sup>1</sup>, se moque à l'évidence royalement du cérémonial imposé par son prédécesseur, Henri III. Et Marie de Médicis, tout autant, qui ne se soucie pas de respecter les traditions lorsqu'elles vont à l'encontre des intérêts de ses chers favoris, les Concini, dont les ambitions n'ont plus de limite après la mort d'Henri IV. Il en va autrement à la cour des Habsbourgs d'Espagne. L'imposant rituel curial hérité des ducs de Bourgogne s'est alourdi et complexifié sous Philippe II. Au milieu du XVIIe siècle, plus de mille sept cents personnes suivent en permanence le souverain, mais très peu l'aperçoivent de près. Contrairement à la tradition française qui veut que le roi soit visible de ses sujets, le souverain espagnol ne dîne en public qu'une fois par semaine et seul. Il ne communique que par signes avec ses serviteurs et la reine prend ses repas de son côté et dans les mêmes conditions de silence et de quasi-religiosité. À cet isolement hiératique s'ajoutent les traditions et les mœurs exclusives héritées de la longue occupation de l'Espagne par les Maures.

La séparation des sexes est une donnée primordiale de la culture hispanique. Fondée sur une misogynie qui se réclame de la prescription divine, le confinement des femmes dans des espaces et des activités spécifiques peut quelquefois varier selon leur appartenance sociale. Certaines artisanes ou commerçantes ont pu établir des rapports plus libres avec la gent masculine. Mais des aristocrates comme la comtesse de Palamos ou la fille du marquis de Villafranca, menant leurs affaires et tentant d'acquérir leur autonomie, sont des cas d'exception. Quant aux infantes, elles sont plus surveillées que le Saint Sacrement. En 1623, le prince de Galles, Charles d'Angleterre, arrive à Madrid en compagnie du duc de Buckingham pour demander la main de l'infante Maria. Il ne la reconnaît que grâce au ruban bleu dont il était convenu, avec la complicité d'Isabelle², qu'elle ornerait son bras pour tromper la vigilance de ses duègnes. Amoureux, il cherche à l'approcher dans un jardin de la Casa del Campo et saute un mur pour lui dire quelques mots.

<sup>1.</sup> Anecdote relatée par Hardouin de Péréfixe, *Histoire de Henri le Grand*, Paris, 1661. La réédition de cet ouvrage en 1812 a inspiré à Ingres une représentation savoureuse de cette scène dans le style « troubadour » très prisé à l'époque. Cette toile se trouve aujourd'hui au Musée du Petit Palais à Paris.

<sup>2.</sup> Il s'agit bien sûr d'Élisabeth rebaptisée Isabelle par les Espagnols.

Maria, qui trouve pourtant le prince très à son goût, s'enfuit terrorisée! Après moult tergiversations, le mariage ne se fait pas, Philippe IV réservant à sa sœur une alliance avec un souverain plus prestigieux et surtout plus catholique que le futur roi d'Angleterre <sup>1</sup>. L'épisode, entre comédie burlesque, atermoiements hypocrites et sentiments bafoués, préfigure le véritable marathon diplomatique que sera le mariage de Marie-Thérèse avec Louis XIV quarante ans plus tard.

La rupture est d'autant plus brutale pour Isabelle que la cour espagnole est très francophobe. Philippe III interdit à sa belle-fille de parler français et lorsque le prince de Galles s'adresse à elle dans cette langue, elle demande au roi la permission de lui répondre, le fait en une phrase et évite ensuite de le rencontrer. Elle a pu conserver son confesseur français mais elle est placée sous la férule très stricte de sa dame d'atours, doña Inès de Zuñiga y Velasco, cousine et épouse du favori en titre, le comte Olivares qui, de son côté, est en permanence auprès du roi de son lever à son coucher. Les jeunes époux se sont rencontrés à Burgos où Isabelle a fait grande impression dans son habit à la française de satin brodé couvert de diamants. Leur vie de couple commence joyeusement au palais du Pardo<sup>2</sup>. Le prince des Asturies est fasciné par la beauté de son épouse, dynamisé par son entrain, et il se réjouit de partager avec elle le goût du théâtre, des fêtes, de la chasse, de la corrida. Isabelle n'a pas eu le temps de voir renaître, sous le règne de son frère, Louis XIII, les lettres et les arts qui avaient fait la splendeur de la cour des Valois. Elle les découvre en Espagne où le théâtre, la littérature et la peinture sont à leurs sommets et où la fête sous toutes ses formes est au cœur de la vie des Grands comme de celle du peuple. Elle ne manque pas un divertissement et, sauf à se laisser approcher par quelque courtisan trop empressé - l'étiquette interdit à quiconque de toucher ou même d'effleurer la reine –, sa vie n'est ni monotone ni lugubre. Dans ces premières années, sa frénésie de plaisirs l'a fait juger superficielle et frivole. Quelques chroniques rapportent des anecdotes dont certaines ne sont que des farces d'adolescente sans conséquences, comme de faire lâcher des reptiles sur la scène d'un théâtre pour rire de l'affolement général. D'autres sont plus étranges qui la montrent assistant à des rixes entre des filles de la campagne. De la boxe féminine avant l'heure? Un tableau de Ribera témoigne de l'existence de ce type de spectacle bien pacifique si l'on songe aux corridas dans lesquelles nombre d'hidalgos se font régulièrement encorner dans l'arène et aux autodafés qui

<sup>1.</sup> Elle épouse en 1629 le roi de Hongrie, futur empereur sous le nom de Ferdinand III.

<sup>2.</sup> Pavillon de chasse au nord de Madrid à ne pas confondre avec le Prado.

#### LA REINE MORTE

sont des spectacles à part entière courus par toutes les classes de la société.

Quant à la vie sentimentale de la reine, le bruit a couru que cette dernière aurait été sensible au charme et à la galanterie du comte de Villamediana, séducteur sur le retour avec lequel Philippe IV avait déjà eu maille à partir à propos de doña Francisca de Tavara. En 1621, lors d'un tournoi, Villamediana arbore ostensiblement sur sa bannière la devise : « Mes amours sont royales ! ». Isabelle fait remarquer au cours de la joute qu'il vise avec précision son adversaire. « Oui, répond Philippe IV, mais il vise trop haut. » Fou d'amour, le comte pour forcer le destin, fait mettre le feu au théâtre du palais de l'Aranjuez pour pouvoir jouer les sauveurs en ravissant Isabelle aux flammes! La rumeur ajoute qu'après cet exploit, le roi aurait fait poignarder le comte dans son carrosse sous les yeux de Luis de Haro. Pour une reine coquette, la marge de manœuvre est donc très étroite et il semble bien qu'Isabelle n'ait pas cherché au-delà de ce premier flirt, si flirt il y eut. D'autant plus qu'elle est préoccupée par ses échecs répétés dans sa mission officielle de « reproductrice » et que, de son côté, Philippe IV, obsédé par sa quête érotique, se consume en bamboches et coucheries multiples en compagnie de Luis de Haro. Comme toutes les souveraines en ces circonstances, Isabelle n'a d'autre recours que de se soumettre et l'on a de toutes les façons trop peu d'informations sur elle pour pouvoir en dire plus. Elle n'est pas sans savoir qu'en Espagne, plus qu'ailleurs, rien ne sert de se révolter. Le souvenir du destin d'une autre princesse française, Élisabeth de Valois<sup>1</sup>, ne peut que l'inciter à la prudence. Cocufiée sans relâche par un mari au demeurant amoureux d'elle mais qui la suspectait d'être un peu trop tendre avec son beau-fils, don Carlos, la troisième épouse de Philippe II eut une vie de recluse, suscitant la compassion et l'admiration des ambassadeurs. Le Vénitien Paolo Tiepolo attribuait sa tolérance à l'exemple et aux conseils de sa mère Catherine de Médicis. L'épouse de Philippe IV, pour sa part, eut des occasions inédites de méditer sur l'héroïque patience de ses devancières, si l'on en croit le récit de l'incroyable affaire du couvent de San Placido. Philippe IV aurait fait creuser un tunnel entre la maison de son secrétaire d'État, Geronimo de Villanueva, et le cloître, afin d'accéder secrètement aux cellules des nonnes! Scandale immense. L'Inquisition fait fermer le couvent de 1627 à 1638 et Philippe IV bat sa coulpe avec une énergie et une ferveur renouvelées<sup>2</sup>.

<sup>1.</sup> Également prénommée Isabelle à son arrivée en Espagne.

<sup>2.</sup> L'épisode a inspiré au célèbre romancier et Grand d'Espagne, Gonzalo Torrente Ballester, un livre surprenant : *Le roi ébahi*, Actes Sud, 1991.

Philippe III ayant été un modèle conjugal, la rumeur accuse Olivares d'avoir encouragé son successeur à la débauche pour être le seul détenteur du pouvoir. Quant à Isabelle, surveillée sans relâche par la comtesse Olivares et jalouse du favori, elle aurait été responsable de leur chute. Ce scénario est largement accrédité par des textes de l'époque. Mais il est difficile, tant l'animosité contre les Guzmán est quasi générale, de préciser la contribution exacte de la reine à leur éviction. Un ouvrage, rédigé à Madrid l'année même de leur disgrâce en 1643, dénonce le système mis en place par le comte-duc qui séquestre littéralement le roi en refusant toute audience particulière aux Grands, qui le coupe de son armée où il risque, lui dit-on, d'être fait prisonnier par les Français et qui le mène de château en château pour l'étourdir en distractions de toutes sortes<sup>1</sup>. La reine y est présentée comme l'instigatrice du renvoi des Guzmán : « La première a été la reine qui, dès le commencement, fut si peu estimée du comte, et que la comtesse sa première dame d'honneur tint en une telle sujétion, qu'encore qu'elle portait le titre, et qu'elle eut toujours l'apparence de reine, elle éprouvait en effet toutes les disgrâces d'une misérable esclave ; le comte ayant mis dans l'esprit du roi que l'on ne doit faire état des religieuses que pour prier Dieu, et des femmes que pour porter des enfants. » Craignant pour l'avenir de son fils, elle aurait profité d'un séjour du roi à Saragosse pour visiter les troupes et leur remonter le moral avant leur départ pour la Catalogne : « Le second dessein de cette princesse se trouva bien plus assuré parce que diminuant de l'austère gravité espagnole et la mettant avec la courtoisie naturelle aux Français, elle visitait les soldats dans les corps de garde aux environs de Madrid; elle interrogeait les capitaines, leur demandait compte de leurs payes, les excitait à bien servir le roi ; faisait administrer la justice avec intégrité, donnait souvent audience à tout le monde; tirait quantité d'argent par des voies douces qu'elle envoyait au roi, et en toutes sortes d'affaires elle se comporta de telle façon que tout le monde l'estimait la plus grande reine que l'Espagne eût jamais vue. » On peut douter que ces lignes aient été rédigées par un Espagnol tant les vertus françaises de la reine y sont louées tandis que Philippe IV est dépeint comme un fantoche. On peut s'étonner aussi de la date de la première édition de ce texte – Madrid, janvier 1643 – tant il ressemble plutôt à une oraison funèbre - Isabelle meurt l'année suivante - ou à une hagiographie, qu'à une chronique rédigée à chaud lors de la chute d'Olivares.

<sup>1.</sup> Relation de ce qui s'est passé en Espagne à la disgrâce du comte-duc d'Olivares, traduit de l'italien en français en 1658 et édité à Paris, par l'imprimeur et libraire ordinaire de Monseigneur le duc d'Orléans. 1<sup>re</sup> édition à Madrid en janvier 1643.

#### LA REINE MORTE

Quoi qu'il en soit, Isabelle, soutenue par les principaux ministres et notamment par le comte de Castrillo, aurait convaincu le roi de chasser le comte-duc, avec la complicité de doña Ana de Guevara<sup>1</sup>, de la duchesse de Mantoue, de Maria d'Agreda et de l'ambassadeur d'Autriche. Ana se place sur le passage du roi à trois heures du matin alors qu'il rejoint l'appartement de la reine. Elle se jette à ses genoux et lui représente tous les malheurs de l'Espagne, envoyés par Dieu parce qu'il laisse son favori gouverner. Elle lui prédit la chute de son fils dans le naufrage de la monarchie et se dit prête à verser son sang comme elle a donné son lait pour sauver les États de son prince! Au-delà de ce récit qui satisfait le goût de l'époque pour l'héroïsme grandiloquent, la scène a réellement eu lieu, dans la nuit du 14 janvier 1643, et Philippe IV en a été très ébranlé. L'entretien qu'il a ensuite avec la duchesse de Mantoue, gouvernante du Portugal pendant sept ans, et qui accuse Olivares d'avoir créé les conditions de la révolte de ce pays, finit sans doute de le convaincre. Olivares est congédié et Isabelle portée aux nues par la cour et par le peuple.

L'historien britannique John Elliot, dont la biographie du comte-duc fait aujourd'hui autorité, donne une autre version des événements<sup>2</sup>. L'incertitude de la succession, la reprise de la guerre, la déroute économique et les désordres intérieurs ont suscité de nombreuses intrigues et dissidences au sein de la cour. Notamment lors de la grave maladie de Philippe IV en août 1627 – attaque de syphilis ou coup d'épée d'un rival? – et de la mort, quelques mois plus tard, d'une infante qui ne vécut que vingt-quatre heures. Une cabale aristocratique, menée par le confesseur du roi, le père Copolludo, aurait tenté alors d'obtenir l'appui de la reine pour évincer le favori. Sans succès, semble-t-il, puisque le testament du roi, rédigé en 1627, confie la régence à Isabelle mais charge aussi le principal ministre de surveiller l'éducation de l'enfant à venir et de gouverner en son nom. Si, en Espagne, aucun texte de loi ne définit précisément les conditions de la régence féminine, à chaque absence de Philippe IV, Isabelle préside la junte gouvernant la Castille et, en 1641, elle est même nommée gouverneur général du royaume, assistée non plus par Olivares mais par le cardinal Borja. Contrairement à la tradition historiographique, John Elliot met en lumière le respect et la fidélité que le duc témoigne en toute occasion à la reine et ne croit guère que cette dernière ait été l'âme d'une conspiration regroupant la duchesse de Mantoue, doña Ana de Guevara, Maria d'Agreda et consorts. Au

<sup>1.</sup> Ancienne nourrice de Philippe IV.

<sup>2.</sup> John Huxtable Elliot, Olivares, 1587-1645, R. Laffont, 1992.

début des années 1640, alors que la situation est dramatique sur tous les fronts, Isabelle offre ses bijoux à Olivares pour financer l'armement de nouvelles troupes et lui déclare : « C'est peu de chose quand d'autres offrent tout ce qu'ils possèdent, mais acceptez-les puisque je ne peux offrir ma vie. » Ce geste lui vaut l'adoration du peuple et le bruit court même, en septembre 1643, qu'elle va prendre la tête d'une armée comme l'avait fait avant elle Isabelle la Catholique!

À cette époque, Isabelle est très éprouvée par ses maternités déçues, ses responsabilités gouvernementales et la neurasthénie croissante de Philippe IV, et elle s'épuise à la tâche. La comtesse Olivares, qui l'a dressée, comme l'exigeait sa charge, à l'étiquette espagnole, est-elle autre chose qu'un chien de garde et une espionne ne songeant qu'aux intérêts de son clan? Les partisans d'Olivares évoquent une amitié réelle entre les deux femmes et une fidélité sans faille de la comtesse qui reste encore quelques mois auprès de la reine après l'exil de son mari. Il est bien difficile d'adhérer sans partage à l'une ou l'autre thèse. Mais quoi que l'on pense des qualités ou des défauts d'Olivares et de sa responsabilité dans la dégradation générale du royaume au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, il est incontestable que son départ semble avoir levé la chape de méfiance et de mutisme qui paralysait les relations des membres de la famille royale entre eux et avec l'ensemble de la cour. Soulagement de Philippe IV, qui déclare ne vouloir plus d'autre favori que sa femme et qui s'en rapproche d'autant plus qu'il en espère toujours des enfants pour consolider sa succession et qu'il continue donc d'« honorer » régulièrement. Soulagement d'Isabelle, qui peut avoir désormais avec son mari des entretiens privés sur les affaires du royaume et qui peut librement voir la comtesse de Paredes, tenue jusqu'alors à l'écart par la comtesse Olivares. Soulagement des grandes familles espagnoles, qui espèrent, alors qu'elles sont presque toutes quasi ruinées par la crise économique et par la guerre, qu'elles pourront obtenir quelques-unes des charges de cour cumulées par les favoris. Mais le plus grand bénéficiaire de ce dénouement c'est le prince Balthazar. Placé au centre du conflit qui a opposé la reine et la cour aux Guzmán, ses intérêts ont fini par primer sur ceux de ces derniers dans l'esprit de Philippe IV. Isabelle aurait confié à la comtesse de Paredes : « Mes justes intentions et l'innocence du prince mon fils doivent servir un jour de deux yeux au roi mon époux, beaucoup meilleurs que ceux qu'il a à présent; parce qu'avec ces derniers, il ne regarde seulement que ce qui est profitable au comte et à la comtesse, mais avec ceux-là il verra ce qui est préjudiciable au prince,



Anne-Marie d'Orléans, duchesse de Montpensier, dite la Grande Mademoiselle, cousine germaine de Louis XIV et de Marie-Thérèse. (Atelier de Pierre Mignard, Versailles, Musée national du Château)

Louise de La Beaume Le Blanc de La Vallière, duchesse de Vaujours. (Jean Nocret, Versailles, Musée national du Château)



Françoise-Athénaïs de Rochechouart, marquise de Montespan, (École française, Versailles, Musée national du Château)



# TABLE DES MATIÈRES

| I.  | Pauvre Marie-Thérèse!              | 11  |
|---|------------------------------------|-----|
|   | Le Roi-Planète                     | 30  |
| III.  | La reine morte                     | 48  |
| IV.   | Maria de la $-\hat{O}$ –           | 59  |
| V.  | Pavanes pour une infante           | 71  |
| VI.   | La divine surprise                 | 79  |
| VII.  | Deux amours                        | 92  |
| VIII.   | Furia francese                     | 105 |
| IX.   | Il n'est pas encore temps!         | 114 |
| X.  | Sí!                                | 123 |
| XI.   | French kiss                        | 131 |
| XII.  | Presto! Presto!                    | 142 |
|   | Chic et choc                       | 151 |
| XIV.  | Allons à Paris!                    | 168 |
|   | Heureuse comme une reine en France | 180 |
| XVI.  | Elle ne haïssait pas ce métier     | 190 |
|   | La guerre des astres               | 203 |
| XVIII.  | Quel dommage qu'il soit le roi!    | 220 |
| XIX.  | Un bon mari à trente ans!          | 242 |
|   | Medianoche                         | 269 |
| XXI.  | Les droits de la reine             | 286 |
| XXII.   | Athénaïs                           | 301 |
|   | Un coq, deux poules et une dinde   | 317 |
| XXIV.   | Un couple moderne                  | 345 |
| XXV.  | Une famille recomposée             | 370 |
| XXVI.   | Bâtards au soleil                  | 393 |
| XXVII.  | La sainteté en héritage            | 411 |
| XXVIII.   | La possibilité d'une île           | 438 |
| XXIX.   | La septième demeure                | 459 |
| XXX.  | La reine aliénée                   | 489 |
| Descendance légitime d'Henri IV                   |                                    | 525 |
| Descendance simplifiée de Louis XIII et Louis XIV |                                    | 526 |
| Descendance légitimée de Louis XIV                |                                    | 527 |
| Sources et bibliographie                          |                                    | 529 |
| Index   |                                    | 543 |
| Remerciements                                     |                                    | 561 |